

Louise Michel

POÉSIES ET CONTES

Œuvres posthumes 1 (poésies)
Contes et légendes

1884 - 1910

édité par les Bourlapapey, bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

PRÉAMBULE

En mémoire de Pika.

Début de L'Ère Nouvelle (1887)

« Pareil à la sève d'avril, le sang monte au renouveau séculaire dans le vieil arbre humain (le vieil arbre de misère). Sous l'humus des erreurs qui tombent pour s'entasser pareilles à des feuilles mortes, voici les perce-neige et les jonquilles d'or, et le vieil arbre frissonne aux souffles printaniers. Les fleurs rouges du joli bois sortent saignantes des branches ; les bourgeons gonflés éclatent : voici les feuilles et les fleurs nouvelles. C'est une étape de la nature. Cela deviendra les fourrés profonds où s'appelleront les nids, où mûriront les fruits ; et tout retournera au creuset de la vie universelle. »

[…]

La société humaine n'en a plus pour longtemps de ces guerres qui ne servent qu'à ses ennemis, ses maîtres : nul ne peut empêcher le soleil de demain de succéder à notre nuit. Aujourd'hui nul homme ne peut vivre autrement que comme l'oiseau sur la branche, c'est-à-dire guetté par le chat ou le chasseur. Les États eux-mêmes ont l'épée de Damoclès suspendue

sur leur tête : la dette les ronge et l'emprunt qui les fait vivre s'use comme le reste.

Les crève-de-faim, les dents longues, sortent des bois ; ils courent les plaines, ils entrent dans les villes : la ruche, lasse d'être pillée, bourdonne en montrant l'aiguillon. Eux qui ont tout créé, ils manquent de tout.

Au coin des bornes, il y a longtemps qu'ils crèvent, vagabonds, devant les palais qu'ils ont bâtis : l'herbe des champs ne peut plus les nourrir, elle est pour les troupeaux des riches.

Il n'y a de travail que pour ceux qui s'accommodent d'un salaire dérisoire ou qui s'abrutissent dans une tâche quotidienne de huit à dix heures.

Alors la colère monte : les exploités se sentent, eux aussi, un cœur, un estomac, un cerveau. Tout cela est affamé, tout cela ne veut pas mourir ; et ils se lèvent ! Les Jacques allument la torche aux lampes des mineurs : nul prolétaire ne rentrera dans son trou : mieux vaut crever dans la révolte.

La révolte ! c'est le soulèvement des consciences, c'est l'indignation, c'est la revendication des droits violés... Qui donc se révolte sans être lésé ? Plus on aura pesé sur les misérables, plus la révolte sera terrible ; plus ceux qui gouvernent commettront de crimes, plus on verra clair enfin, et plus implacablement on fera justice...

[...]

Souvenirs de Calédonie – Chant des Captifs (1887)

[Écrit durant les 11 ans de bagne passés en Nouvelle-Calédonie]

Ici l'hiver n'a pas de prise,
Ici les bois sont toujours verts ;
De l'Océan, la fraîche brise
Souffle sur les mornes déserts,
Et si profond est le silence
Que l'insecte qui se balance
Trouble seul le calme des airs.

Le soir, sur ces lointaines plages,
S'élève parfois un doux chant :
Ce sont de pauvres coquillages
Qui le murmurent en s'ouvrant.
Dans la forêt, les lauriers-roses,
Les fleurs nouvellement écloses
Frissonnent d'amour sous le vent.

Voyez, des vagues aux étoiles,
Poindre ces errantes blancheurs !
Des flottes sont à pleines voiles
Dans les immenses profondeurs.
Dans la nuit qu'éclairent les mondes,

Voyez sortir du sein des ondes
Ces phosphorescentes lueurs !

Viens en sauveur, léger navire,
Hisser le captif à ton bord !
Ici, dans les fers il expire :
Le bagne est pire que la mort.
En nos cœurs survit l'espérance,
Et si nous revoyons la France,
Ce sera pour combattre encor !

Voici la lutte universelle :
Dans l'air plane la Liberté !
À la bataille nous appelle
La clameur du déshérité !...
... L'aurore a chassé l'ombre épaisse,
Et le Monde nouveau se dresse
À l'horizon ensanglanté !

ŒUVRES POSTHUMES TOME 1

(AVANT LA COMMUNE)

PRÉFACE

Un visage aux traits masculins, d'une laideur de peuple, creusée « à coups de hache » dans le cœur d'un bois plus dur que le granit, masque d'Euménide éclairé par les plus beaux yeux du monde, par des yeux de tendresse et de limpidité ; un front ovale, de poète ou de prophète, et, rudement implanté sur les tempes viriles, un bandeau pesant de cheveux gris ; une tête énergique, malgré la patte-d'oie ouverte aux commissures des paupières et l'entrelacs de rides que le temps burina, telle apparaissait, au déclin de son âge, celle que les gazettes capitalistes nommaient la « Vierge rouge », ses amis, la « bonne Louise », Clémence-Louise Michel, bâtarde glorieuse d'un obscur hobereau champenois, le marquis de Vroncourt.

Cependant le manque de jeunesse et de beauté, au contraire qu'il dégradât le style de cette noble figure, en exaltait le caractère signalétique, la superbe et douloureuse personnalité. Ce que les peintres du monde, les chroniqueurs de salon ne manqueraient pas de trouver hideux, s'exagérait par l'effort des ans. C'étaient des traits excessifs dans la manière de Zurbaran

ou d'Herrera le Vieux. Laideur, certes, mais laideur à la Mirabeau, à la Rienzi, à la Danton, laideur qui subjugue les foules, tant elle s'éclaire d'esprit, au rayonnement de la flamme intérieure, tant elle brille de génie et de bonté.

Dans son album sur le *Siège et la Commune*, Armand Dayot donne deux portraits de Louise : l'un date de 1871, l'autre de 1901 ; en outre, une photographie prise aux Chantiers, après la condamnation de l'héroïne. Encore que trente ans se soient écoulés entre les deux images, on aurait quelque peine à les dater, si l'habile historien ne les eût serties dans un irréprochable commentaire. Et, lorsque André Gill veut donner de Louise une caricature, il copie, en l'exagérant à peine, le portrait que les journaux iconographiques ont popularisé. Le type n'admet guère de variantes.

Vers 1850, la courageuse fille ne différait point de ce qu'elle était encore pendant le voyage de propagande où la mort vint pour toujours fermer ses lèvres éloquentes.

Dans chacune de ses effigies, on retrouve les mêmes lignes essentielles. Vibrant et large, le nez s'arrondit au bout, indice de bienveillance. Un léger prognathisme fait saillir la lèvre inférieure. Tout le caractère de la bouche énorme, aux lèvres mordantes, fait voir un singulier mélange de douceur et de mépris. La chevelure coupée à la hauteur de la nuque tombe en mèches grisonnantes que partage, sur le front, une raie à la manière des femmes de Balzac. La taille est haute, plate, sans la ligne sinueuse requise par Hoggart ; l'ossature, pesante comme il sied chez un être capable d'assumer les plus rudes fardeaux. Tels, ces Christs sans beauté, rêvés par l'orthodoxie du Moyen Age, dont les épaules tortueuses portaient la misère humaine et, semble-t-il, du ponant au levant, tous les péchés de l'Univers.

Avec ses plans ravagés, ses regards enthousiastes, la flamme d'or de ses yeux bruns, ce visage de Louise n'était-il pas le simulacre évocateur des peines que la bourgeoise tyrannie édicté contre les indépendants ou les miséricordieux : calomnie,

exil, prison et, cette arme des lâches, la famine qui réduit les plus hautains, renverse leur orgueil ?

Un geste doctoral, stigmate de pédagogie, un verbe tour à tour sarcastique et chaleureux, puis, sans effort, un rire enfantin pareil à celui du « pauvre Lélian », voilà pour compléter la ressemblance physique de la Grande Révoltée, évangéliste d'amour et de raison en qui soixante ans d'apostolat et de misère n'avaient ni affaibli l'intelligence ni diminué le cœur.

Ajoutez les touches pittoresques : un chapeau de salutiste ou de quakeresse avec, sur la jupe noire de quelque deuil éternel, une cloche de fourrure donnée – à titre de réclame – par le vieux « saute-marquis » Boubou de Rochefort, vous aurez le costume qui complète la physionomie et fait corps avec elle.

Guerrière, aux jours de combat, elle offrit généreusement sa vie à chaque fois qu'un tel sacrifice lui parut nécessaire au triomphe de l'Idée. À Versailles, dans les jours sanglants qui suivirent la Commune, les membres du 6e Conseil de guerre devant qui l'illustre femme cria sa haine et son mépris, connaissant l'amour qu'elle portait à Ferré, la rendirent témoin de son exécution. Une autre eût succombé. Mais la sœur du « communard », comme Louise, condamnée à la déportation et mourant de tuberculose, n'avait pas d'autre amie. Et Louise survécut pour adoucir l'agonie atroce de la pauvre fille, lui rendre, sur la terre d'exil, quelque chose encore de la patrie absente et du foyer perdu.

Déportée en Calédonie, sur le point d'être arrachée à ses compagnons et conduite vers une prison moins rigoureuse, elle fit son geôlier contrevenir aux ordres qu'il avait reçus, prête à sauter dans la mer si on ne la rendait sur l'heure aux forçats de la Commune, ses amis.

Devant le Conseil de guerre, ses réponses vont au sublime, imposent l'admiration à ses adversaires les moins impartiaux. Involontairement, cela fait songer à la Pucelle confondant ses

accusateurs. Mais, la visionnaire de Domrémy, porte-parole des jongleurs franciscains, appuyait son courage sur l'absurde foi dans le surnaturel, tandis que Louise n'eut pour elle d'autre soutien que la raison, le droit, l'amour de la vérité. C'est pourquoi toutes variétés de cagots placent « la bonne Louise » si fort au-dessous de Jeanne d'Arc.

Au temps des représailles, les fusils partent seuls. Déjà Ferré, Bourgeois, Rossel, combien d'autres, avaient payé leur dette à la vengeance des repus. Quand vint le tour de son jugement, Louise, invitée à faire valoir ses moyens de défense, répondit :

> « Ce que je réclame de vous, c'est le poteau de Satory où, déjà, sont tombés nos frères : il faut me retrancher de la société. On vous dit de le faire. Eh bien, on a raison. Puisqu'il semble que tout cœur qui bat pour la liberté n'a droit aujourd'hui qu'à un peu de plomb, j'en réclame ma part, moi ! »

Est-il, en vérité, rien de plus fier au monde ? Quelles héroïnes, Chimène ou Portia, tinrent jamais de plus fermes discours ? Est-il plus auguste victime parmi tous ceux qui, mourant pour la justice, ont offert leur sang au nom des opprimés ?

Mais, pour militante que l'on voie une existence, les heures épiques n'y sonnent point tous les jours. Louise Michel connut ainsi les époques de trêve, malgré son cœur d'apôtre et de soldat.

Or, en ces haltes précaires, la vocation renaît, se manifeste impérieusement. Après la lutte, la propagande, et l'institutrice après la guerrière. L'amazone se rappelait ses brevets. Comme à Vroncourt, pays de son enfance, comme au pensionnat des Batignolles où Louise fit ses premiers pas dans la « puériculture », comme dans l'île perdue où son zèle éduquait les enfançons canaques, partout le besoin de propager la lumière enivra ce grand cœur. Tant de vertus, de générosité suprême, n'avaient rien de pédant ou de rechigné. La sainte laïque s'humanisait de la meil-

leure grâce, aimait à rire, vivait dans cet « esprit de joyeuse pauvreté » que Proudhon regarde comme l'indice le plus haut de la civilisation. Elle avait la « folie de la bonté », comme les mystiques du XIIIe siècle eurent la folie de la Croix. Elle aimait, se dépouillait pour tous, donnait en plein hiver ses jupes aux pauvresses, ne gardait rien à soi, n'ayant d'autre bien que les aumônes qu'elle prodiguait avec la plus fière pudeur, d'autre besoin que le déjeuner de ses bêtes : chiens, chats, perroquets, volatiles de toute espèce qu'elle soignait comme un troupeau d'enfants.

Elle n'était point féministe, cette Walkyrie. Elle raillait même d'assez haut, avec une ironie acerbe, les « orateurs » en falbalas qui réclament des droits politiques au nom du « sexe faible », tant l'optique a changé depuis 1848. Cette isolée, indépendante et forte, estimait que la femme est un être « appuyé » envers qui l'homme a non seulement des devoirs, mais des droits. Elle ne discutait pas les mérites de la vigne, mais jugeait indispensable de lui donner un tuteur pour qu'elle fructifiât. Elle avait la haine du malthusianisme, car on est toujours le réactionnaire de quelqu'un. Ne voulant pas « créer de la douleur », elle demeura vierge, estimant que c'est encore le seul moyen propre de n'avoir pas d'enfants.

Elle faisait des vers, des vers grandiloquents, torrentueux et romantiques ; elle pastichait les rythmes de Hugo, non sans y mêler des incorrections et des trouvailles. Femme d'action, elle n'abondait guère en images. Le monde extérieur ne vit que pour les contemplatifs.

Mais la foi libertaire, l'éloquence, la révolte généreuse brillaient dans ses poèmes comme dans chacun de ses discours. Elle animait ce que la rhétorique de Victor Hugo, dévêtue de ses riches métaphores et de son clinquant surbrodé, a de creux, d'artificiel et d'emprunté.

La bonne Louise ne fut pas un assembleur émérite de syllabes, elle ne s'amusa point aux jeux de la linguistique et de la

prosodie. Elle chanta les hymnes d'amour, de guerre, pendant les heures d'accalmie, au retour de l'exil dans l'ombre des cachots. Ces poèmes que recueillent aujourd'hui les survivants qui l'ont aimée, à défaut de curiosités métriques, de fantaisie et d'art transcendental, outre le souvenir d'une auguste mémoire, portent assez de grandeur et de noblesse pour obtenir tous les suffrages.

Que leurs voix, leurs voix ardentes et sincères nous consolent et nous réconfortent ! Qu'elles nous enseignent, comme l'exemple de la « bonne Louise », comme chacun de ses discours, à ne vouloir, à n'aimer autre chose que le vrai, le bien, et, malgré les fortunes adverses, à ne jamais désespérer de l'idéal.

Laurent Tailhade.

Auteuil, le 17 octobre 1905.

Victor Hugo à Louise Michel

VIRO MAJOR

Ayant vu le massacre immense, le combat,
Le peuple sur sa croix, Paris sur son grabat,
La pitié formidable était dans tes paroles ;
Tu faisais ce que font les grandes âmes folles ;
Et, lasse de lutter, de rêver, de souffrir,
Tu disais : « J'ai tué ! » car tu voulais mourir.

Tu mentais contre toi, terrible et surhumaine.
Judith, la sombre Juive, Aria, la Romaine,
Eussent battu des mains pendant que tu parlais.
Tu disais aux greniers : « J'ai brûlé les palais ! »
Tu glorifiais ceux qu'on écrase et qu'on foule.
Tu criais : « J'ai tué ! Qu'on me tue ! » – Et la foule
Écoutait cette femme altière s'accuser.
Tu semblais envoyer au sépulcre un baiser ;
Ton œil fixe pesait sur les juges livides,
Et tu songeais, pareille aux graves Euménides.
La pâle Mort était debout derrière toi.
Toute la vaste salle était pleine d'effroi,
Car le peuple saignant hait la guerre civile.
Dehors on entendait la rumeur de la ville.
Cette femme écoutait la vie aux bruits confus,

D’en haut, dans l’attitude austère du refus.
Elle n’avait pas l’air de comprendre autre chose
Qu’un pilori dressé pour une apothéose ;
Et, trouvant l’affront noble et le supplice beau,
Sinistre, elle hâtait le pas vers le tombeau.
Les juges murmuraient : « Qu’elle meure ! C’est juste.
Elle est infâme ! – À moins qu’elle ne soit auguste, »
Disait leur conscience. Et les juges, pensifs,
Devant oui, devant non, comme entre deux récifs,
Hésitaient, regardant la sévère coupable.

Et ceux qui, comme moi, te savent incapable
De tout ce qui n’est pas héroïsme et vertu,
Qui savent que si l’on te disait : « D’où viens-tu ? »
Tu répondrais : « Je viens de la nuit où l’on souffre ;
Oui, je sors du devoir dont vous faites un gouffre ! »
Ceux qui savent tes vers mystérieux et doux,
Tes jours, tes nuits, tes soins, tes pleurs, donnés à tous,
Ton oubli de toi-même à secourir les autres,
Ta parole semblable aux flammes des apôtres ;
Ceux qui savent le toit sans feu, sans air, sans pain,
Le lit de sangle avec la table de sapin,
Ta bonté, ta fierté de femme populaire,
L’âpre attendrissement qui dort sous ta colère,
Ton long regard de haine à tous les inhumains,
Et les pieds des enfants réchauffés dans tes mains ;
Ceux-là, femme, devant ta majesté farouche,
Méditaient, et, malgré l’amer pli de ta bouche,
Malgré le maudisseur qui, s’acharnant sur toi,
Te jetait tous les cris indignés de la loi,
Malgré ta voix fatale et haute qui t’accuse,
Voyaient resplendir l’ange à travers la méduse.

Tu fus haute et semblas étrange en ces débats ;
Car, chétifs comme sont les vivants d’ici-bas,
Rien ne les trouble plus que deux âmes mêlées,

Que le divin chaos des choses étoilées
Aperçu tout au fond d'un grand cœur inclément,
Et qu'un rayonnement vu dans un flamboiement.

Victor Hugo.

Décembre 1871

LA MÈRE ET LA PATRIE

À Mme Marianne Michel.

Il est des noms sacrés qui vibrent dans les âmes,
Autels mystérieux des éternelles flammes,
Tabernacles divins.
Quand le monde frémit sous des souffles d'orages,
Que le progrès montant envahit les rivages,
Ils guident les destins.

Oui, ce sont ces deux noms qui remplissent sur terre,
Tout un immense amour : ma patrie et ma mère.
Hélas ! en les disant,
Pensons à ceux qui n'ont ni mère ni patrie !
Et qui trouvent, n'ayant personne qui sourie,
Le monde triste et grand.

Ô ma mère, tu sais, je t'aime sans limite ;
Je t'adore, ô patrie, aux rives si petites
Pour qui voit l'infini.
Et je donnerais tout pour voir vainqueurs tes braves,
Pour voir tes peuples grands et libres tes esclaves
Sous tout le ciel béni.

Paris, 25 août 1851.

À VICTOR HUGO

Quand le poète prend tous les cris de son âme,
Tout le sang de son cœur, tout ce qu'il a de flamme,
Tout ce qu'il a de beau,
Il l'enferme en un chant ou de harpe ou de cuivre,
Dans la strophe grondante, et le met dans un livre
Ainsi qu'en un tombeau.

Et le livre s'emplit de visions nombreuses
Qui s'éveillent dans l'ombre et montent radieuses
Au ciel mystérieux !
Chaque fois qu'une main vient soulever la page
On les voit s'envoler, menant de plage en plage
Leur vol audacieux.

Le noir chevet des morts, le gibet de l'esclave,
Ô mon livre ! ont sur toi leur ombre triste et grave :
Je te donne au banni.
Va-t'en, livre fidèle, et parle-lui de France,
Et remplis en passant de rayons d'espérance
Le profond infini.

Paris, 1860

SAINT-JUST

Ombre d’un citoyen, Saint-Just, je te salue !
Viens, frère, parle-moi : l’heure est-elle venue ?
Les Pharaons vont-ils tomber ?
Vois-tu, souvent la nuit, quand l’horizon est sombre,
Je m’en vais en rêvant, et près de moi ton ombre
Se dresse et semble me parler.

Et nous allons tous deux, moi dans l’ombre indécise,
Toi dans l’éternité ; nous allons, et la bise
Pleure les morts et les proscrits.
Et tout ce qui jadis éblouissait le monde,
La liberté, l’honneur, semble dormir sous l’onde.
Le silence même a des cris.

Une immense hécatombe, un sépulcre, un repaire,
Voilà ce qu’ils ont fait de la patrie, ô frère.
L’aigle a fondu de son rocher,
Les chacals ont rampé, l’hyène immonde est venue
Et l’on ne voit plus rien sur terre et dans la nue.
L’avenir peut-il abdiquer ?

Vois ce qu’ils ont, ces loups, fait de la République ?
Ce peuple au cœur ardent, ce peuple magnifique
Prend pour maître un aventurier ;

Il ne s'éveille plus au bruit de son histoire,
Même sous le fouet ; c'est à ne pas y croire,
Sa honte est à terrifier.

Oh ! du moins, autrefois, dans vos luttes sanglantes,
Le cœur battait à l'aise, et des ailes géantes
Emportaient votre esprit en haut :
On pouvait, en mourant sur la place publique,
Crier de l'échafaud : « Vive la République ! »
Oh ! c'était grand et c'était beau !

Aujourd'hui, tout se tait ; on entasse dans l'ombre,
Pour qu'ils ne parlent plus, des prisonniers sans nombre,
Car la mort ferait trop de bruit.
Et quand on voit parfois que cette agonisante
Qu'on appelle la France a murmuré, mourante,
Un soupir dans l'affreuse nuit ;

Quand elle a tressailli de honte ou de colère,
L'homme qui la soumet, horrible bestiaire,
Sur elle étend son hideux bras !
Et nous souffrons cela ! ce néant nous domine !
Le nain pour piédestal a pris une colline
Et nous le regardons d'en bas.

Oh ! vous nous méprisez, vous, ombres magnanimes,
Qui donniez, frémissants de vos désirs sublimes,
Jusqu'à la bonté de vos cœurs.
Vous qui saviez briser dans le fond de vos âmes
Toute faiblesse humaine et qu'on traitait d'infâmes,
Effrayants et saints éclaireurs !

Oh ! vous étiez bien purs, quoique étant implacables,
Et vous étiez bien grands, apôtres formidables
De l'auguste fraternité.
Or, tandis que mes yeux se remplissaient de larmes,

Une nuit, j'entendis comme un lointain bruit d'armes
Dans le silence répété.

C'étaient eux ! les géants, les terribles archanges
Qui pour ouvrir la route ont mis dans leurs phalanges
La mort, comme on met un faucheur.
C'étaient eux qui, le cœur saignant sur la victime,
Frappaient le souverain, montrant de loin l'abîme
Aux rois livides de frayeur.

…

Comme je regardais cette cohorte sombre,
Un d'eux, s'en détachant, vint près de moi dans l'ombre
Et me tendit ses pâles mains,
Comme les donne un frère après les jours d'absence,
Et je lus dans son âme, au milieu du silence,
L'arrêt terrible des destins.

Tous deux nous paraissions à peu près du même âge,
Et soit que ce fût l'âme, ou l'air, ou le visage,
Ses traits étaient pareils aux miens.
Et Saint-Just me disait dans la langue éternelle,
« Entends-tu, dans la nuit, cette voix qui t'appelle,
Écoute, l'heure sonne, viens ! »

Paris, janvier 1861.

À CEUX DE 92

PAUL DE FLOTTE

Dors en paix, Paul de Flotte, en ta tombe lointaine !
Les bataillons épars s'assemblent dans la plaine,
Et le bruit du combat, par l'orage emporté,
Berce ton lourd sommeil, comme le vent des grèves.
Dors en paix, noble cœur, et laisse errer tes rêves
Sous l'aile de la Liberté !

Sur ta couche glacée, elle est, ombre géante,
Comme au chevet d'un fils veille une mère aimante ;
D'un peuple qui s'éveille elle dit les succès ;
Et sur ton froid tombeau, semant des palmes vertes,
Quand des brumes du soir les plaines sont couvertes,
Elle s'assied sous ton cyprès.

C'est là qu'elle repose un instant, solitaire,
Comme l'aigle géant qui, du seuil de son aire,
Domine la vallée, et plonge dans les bois ;
C'est de là qu'on entend gronder ces cris sublimes,
Qui des Alpes, la nuit, frappant les hautes cimes,
Au monde entier jettent sa voix,

Souffle mystérieux qui sème sur le monde

De l’urne des héros la poussière féconde ;
C’est pourquoi sur ton front ne tombent point nos pleurs :
Qu’importe de mourir quand l’œuvre est accomplie !
Aussi sur ton cercueil ma muse recueillie
N’aura que des chants et des fleurs.

Paris , février 1861.

SERMENT

LES NOIRS DEVANT LE GIBET DE JOHN BROWN

Frères, il est donc vrai, la guerre est déclarée.
Venez... Qui d'entre nous, pour la cause sacrée,
Ne donnerait cent fois son sang ?
Quand l'arène est grondante on brûle d'y descendre,
Les restes des martyrs sont plus froment que cendre,
Qui d'entre vous ne prendrait rang ?

Venez, frères, venez ; la torture est délices,
Le gibet même est beau ; la flamme des supplices
Est l'immense foyer d'amour,
L'éclair du glaive reste en sillon de lumière,
Et quand le juste meurt, sa parole dernière,
Dans l'air, retentit nuit et jour.

Venez, vous les grands cœurs, vous les âmes ardentes
Il faut des bras géants pour ces luttes géantes,
Des fronts que rien ne fait pâlir.
Il faut, quand le chemin est sillonné d'abîmes,
Les traverser au vol ; venez, esprits sublimes,
Venez, vous qui savez mourir.

Venez et jurons tous, jurons-le par nos pères,
Jurons par nos martyrs, nos frères et nos mères,
De combattre jusqu'au dernier !
Ah ! si nous mourons tous, sacrifice suprême,
Sur l'immense tombeau viendra le peuple même.
Maudit celui qui sait plier !

Frères, jurons donc tous ! L'horreur nous environne ;
Du vieux parti, bercé par le vent moderne,
Tombe le dernier fort.
Mais à nous les déserts, les solitudes [...]
L'inconnu, l'infini dont nul ne sait [...]
Les secrets que garde la m [...]

Jurons aussi par toi, qui dans les catacombes,
Ô mage, dans les cieux, dans les flots, dans les tombes,
Entends sonner l'éternité !

Et le peuple, prenant la nuit, au gibet sombre,
Le linceul de l'esclave et l'agitant dans l'ombre,
En fait surgir la Liberté.

Paris, 2 mai 1861.

À MA GRAND’MÈRE

À toi mes premiers vers et l’aube de ma lyre,
Comme à toi mon premier sourire ;
Grand’mère, reconnais les chants qu’à mon berceau,
Disait au fond des bois, sous l’aile du zéphyre,
L’écho sonore du château.

Et l’aïeul qui mêlait à ta voix sa guitare,
Tandis qu’une errante fanfare
Se perdait dans les bois ; alors fiers chevaliers,
Ducs, comtes, hauts barons venaient, troupe bizarre,
S’asseoir aux gothiques foyers.

Pour moi, rêveuse enfant, les notes résonnantes
Se dressaient, fortes et vibrantes ;
Les trilles paraissaient, le front chargé de fleurs,
Passer et repasser en écharpes brillantes,
Troupes d’innombrables danseurs.

Et la gamme courant ou légère ou profonde,
L’accord lointain et sourd qui gronde,
La note qui descend, la note qui s’élance,
L’arpège harmonieux, élargissant son onde,
La douceur du chant qui balance.

Quand ta voix s’élevait, douce, voilée et tendre,
Au loin il me semblait entendre
Des luths aériens vibrer sur les créneaux
Et parfois les soupirs de ceux qui, sur la cendre,
Priaient au fond des noirs arceaux.

Ou quelquefois encore, aux heures fantastiques,
J’ai vu les tourelles antiques
Élever avec toi des chœurs mystérieux ;
Le nécromant volait, armé des mots magiques,
Et l’étoile enflammait les cieux.

Alors le roi des sons descendait sur ta lyre
Et son aile venait bruire
Sur mon front ; j’évoquais le fantôme éclatant
Et je priais alors l’aïeul de me redire
De merveilleux récits d’antan.

J’aimais surtout, j’aimais une histoire bien sombre.
Ils étaient beaux, le soir, dans l’ombre,
Les rêves d’autrefois : démons, guerriers, brigands,
Spectres et bohémiens, aventures sans nombre
De mille fantômes errants.

Puis c’était la jeunesse agitée et brillante,
Ou bien, dans sa tombe sanglante,
Quelque armée endormie au sortir des combats.
Toujours tu t’écoutais, ou triste ou souriante,
Comme si tu ne savais pas.

Hélas ! pourquoi ces jours ont-ils passé si vite ?
Déjà tu restes seule et sur ton front serein
J’ai peur de voir une ombre et que tu ne me quittes.
Comme au jour où l’aïeul mourut, tenant ma main,
Je me sens frissonner ; mon âme se délite
Sous le vent glacé du destin.

Ces doux chants resteront dans mon âme, ô grand’mère !
Les monuments croulés gardent le bruit des vents :
Ainsi je garderai la harpe du trouvère.
Dans l’ombre du manoir j’ai devancé les temps,
Je ne veux pas du siècle, et ma vie éphémère
Saura lire à travers les ans.

Écrit quelques années après.

J’étais triste déjà ; pourtant la froide pierre
Ne couvrait qu’un d’entre eux ; et voici, maintenant
Que tant de fois encore, aux murs du cimetière,
Le gouffre s’est rouvert affreux, noir, effrayant ;

Maintenant que ma vie en holocauste offerte
Ne connaît que le deuil, je sens fleurir parfois,
Comme sur les tombeaux croît l’herbe épaisse et verte,
Des songes infinis qui flottent dans ma voix.

Qu’on ne s’étonne point si ces songes, dans l’ombre,
Des brillants astres d’or ont parfois la lueur ;
Ils ont des fronts d’azur et des ailes sans nombre,
Car leur racine a pris tout le sang de mon cœur.

Oh ! oui, l’herbe est plus haute et les fleurs sont plus belles
À l’ombre des cyprès ; on sent qu’en liberté
S’envolent les esprits, les parfums et les ailes,
Et l’on voit dans la nuit poindre l’éternité.

N’ouvrez donc point ce livre où vous verriez des tombes
Sous les arbres en fleur, ô vous qui n’aimez pas
Que la mort au front pâle, aux nids blancs des colombes
Par les beaux soirs d’été souvent porte ses pas.

Oh ! non, ne l’ouvrez point ! Chaque strophe, âme sombre,

Vous laisserait aux mains, sous le ciel nébuleux,
La poussière d'une urne, et peut-être à son ombre
Dans un songe effrayant vous verriez les grands cieux.

Mais pour moi je m'en vais sans crainte dans l'espace,
Où ? je l'ignore encore, je cherche le chemin.
Si dans le grand désert nul voyageur ne passe,
Qu'importe ! j'irai seule à la voix du destin.

Paris, 29 mars 1861.

PARIS

Toute l'ombre a versé ses ténébreuses urnes ;
Toute la sombre nuit, ses spectres taciturnes ;
L'eau dort sinistre et glauque, et dans son lit profond,
Gouffre toujours ouvert, dans l'horrible silence,
On entend tout à coup vers le mystère immense
Quelque chose tomber d'un pont.

On dirait qu'à la fois les pâles réverbères,
Tous les souffles glacés de toutes les misères,
Les fantômes vivants et les froids trépassés,
Les bandits embusqués sous les portes dans l'ombre
S'en vont au même point, vers la morgue, où sans nombre,
En entrant, ils sont effacés.

Procession hideuse ! où les hommes, les femmes,
Les enfants effarés, les uns, corps, d'autres, âmes,
En vain s'y refusant, s'en vont, s'en vont sans fin !
Tous y sont ! par les spectres ou bien par la pensée,
Oui, tous ont là leur place et la route est tracée
Large et lugubre le matin.

Paris, 1861

LES MISÈRES

I

Riches, quand vous voyez passer, courbés par l'âge,
De ces pâles vieillards sinistres et pensifs,
Si sombres qu'on croirait voir debout sur la plage
Ces spectres de granit qu'on nomme des récifs ;

Quand vous voyez ces fronts que couvre la poussière,
Que baigne la sueur, ah ! ne sentez-vous pas
La tristesse à vos cœurs s'attacher comme un lierre ?
Laissez tomber vos pleurs. Hélas ! Trois fois hélas !

Ah ! oui, pleurons, nous tous, qui prenons de la vie
Tout ce qu'elle a de grand, tout ce qu'elle a de beau :
Intelligence, amour, et qui laissons la lie
Dans la coupe, quand vient le sommeil du tombeau ;

Nous qui, le front levé, regardons les étoiles,
Ces navires divins, mondes, soleils, esprits,
Dans le grand infini monter à pleines voiles ;
Nous qui croyons, aux cieux, voir nos destins écrits.

II

Je me souviens qu'un soir, sans doute oubliant l'heure,
Je revenais, la nuit au cœur et sur le front,
Pensant à ceux qui n'ont ni rêve ni demeure,
Et passent, écoutant le bruit que d'autres font.

Paris s’assombrissait, et d’épaisses ténèbres
Descendaient dans mon âme. Abîme ! immensité !
Gouffre profond du mal ! calme des murs funèbres,
Oh ! quand luira sur tous l’éternelle clarté.

Une forme de femme, une larve immobile
Attendait sous un porche ; on eût dit que la nuit
Près d’elle était plus triste ; il semblait qu’un reptile
À ses cheveux charmants mêlait un nœud maudit.

Son vêtement de laine, au pâle réverbère,
Était sinistre à voir, et l’azur de ses yeux
N’avait plus rien de doux ni rien de téméraire :
C’était un regard mort au monde comme aux cieux.

Ce fantôme parfois en avançant la tête
Interrogeait la nuit, et je ne sais quel chant
Bizarre, interrompu, chant de mort et de fête,
S’échappait de sa lèvre au sourire effrayant.

Tout à coup cette larve, avec son pied, dans l’ombre
Rencontra quelque chose et le prit dans sa main,
Je l’entendis jeter ce rire étrange et sombre
Que l’on a quand on raille en face du destin.

Alors il se passa sous la lugubre porte
Quelque chose d’affreux : cette femme avait faim
Et, tandis que des fleurs couvraient son front de morte,
Dévorait ce débris laissé par quelque chien.

Voilà pourquoi j’ai su toute l’histoire affreuse
De l’être qui s’en va dans les profondes nuits,
Sous la pluie et la honte, et dans l’orgie hideuse,
Livrant son front livide aux baisers des bandits.

Cette femme, jadis, se nommait Marguerite ;
Autrefois âme pure, enfant au cœur joyeux,
Elle ignorait le mal, étant toute petite,
L’innocence et l’espoir étoilaient ses beaux yeux.

La rêveuse Allemagne eut son premier sourire ;
Parmi ses jeunes sœurs, vierges aux blonds cheveux,
Souvent sa voix vibrait comme un chant sur la lyre
Et son regard d’azur se mêlait aux grands cieux.

Voilà ce qu’elle était quand l’horrible misère
Vint s’asseoir au foyer, quand elle eut faim et froid,
Qu’à la fosse commune on eut porté sa mère,
Et que le vent d’hiver glissa sur l’humble toit.

C’est votre œuvre à vous tous dont jamais la nuit sombre
Ne cache les bienfaits sous les voiles du soir,
Vous qui passez sans voir les misères sans nombre
Ou qui fermez l’oreille aux cris du désespoir.

Oui, c’est vous ; frémissez, car elle s’est vendue,
La malheureuse enfant, pour des haillons hideux :
On permet de se vendre, on défend d’aller nue.
Que vous importent à vous tous ces détails affreux ?

Pleurons, amis, pleurons ! Oh ! n’est-il donc personne
Qui s’en aille sans cesse et la nuit et le jour,
À l’heure où paraît l’aube, à l’heure où minuit sonne,
Relevant, consolant le pauvre avec amour.

III

Nous qui sommes remplis d’espérances sublimes,
Ah ! pleurons ! Il en est qui des divins sommets,

N’ont jamais vu de loin les rayonnantes cimes ;
Il en est que l’esprit ne visite jamais !

Quand, tout remplis des chants de la harpe ou de l’orgue,
Nous allons devant nous par les notes bercés,
N’avons-nous point, soudain, vu l’affreux spectre Morgue,
Où, sinistres et nus, sont les froids trépassés ?

Quand, de l’art enivrés, nous sortons d’un théâtre,
Comme un arc triomphal nous voyons les grands cieux ;
Et d’autres, dans la nuit, regardent l’eau bleuâtre
Qui les regarde aussi, l’œil fixé sur leurs yeux.

Quand ils aiment, parfois, leur amour est dans l’ombre ;
Et nous, quand nous aimons, nous regardons plus haut
Que tous les astres d’or et les soleils sans nombre ;
Il nous faut du bonheur : c’est du pain qu’il leur faut.

Tantôt c’est la famine horrible, la misère
Couverte de lambeaux, squelette à l’œil ardent,
La peste, ombre livide, et l’implacable guerre
Dont les plus beaux lauriers sont tout couverts de sang.

Tantôt, spectre chargé d’un manteau de nuées,
C’est l’inondation, gigantesque tombeau
Des forêts en débris et des villes tuées
Que garde le passé sous son funèbre sceau.

Quand, semblable à l’autour planant sur la campagne
La peste a, sur les tours, levé son noir drapeau,
Paisible, on voit s’asseoir en haut de la montagne
La Mort, comme un berger qui compte son troupeau.

Mais quand on voit gagner, comme une mer horrible,
L’égoïsme hideux ; quand richesses, grandeurs,
Plaisirs, sont une proie où s’acharne, terrible,

L’homme effrayant couvert de sang et de sueurs,

Ah ! levons-nous, nions cette tendance impie.
Quoi ! laisserions-nous tous ce fleuve aller, montant,
Ajoutant à la mort la terreur infinie
De l’ombre que l’on sent venir en pâlissant ?

Allons, plus de vains mots, des choses véritables !
L’aumône, ce n’est rien de la fraternité.
Que sont tous ces palais élevés sur les sables ?
Pourquoi ces hautes tours à des Babels semblables ?
Hommes, aimons l’humanité !

Paris, novembre 1862.

CURTIUS

Au milieu du forum s'ouvre un gouffre effrayant,
Et l'invincible ville a peur en s'éveillant,
Du sinistre miracle.
L'oracle, consulté par les prêtres des dieux,
Dit : « Il faut ce que Rome a de plus précieux, »
Et Rome croit l'oracle !

Le gouffre ouvert mugit comme un sombre océan,
Rugit comme un lion et comme un ouragan.
Bouche du noir abîme,
La nuit en sort, mêlée à de rouges lueurs,
Oh ! c'est beau, s'il ne faut pour de telles horreurs
Qu'une seule victime !

Citoyens, ce que Rome a de plus précieux,
C'est ce jeune homme ayant dans l'éclat de ses yeux
Tout le ciel d'Italie ;
Dans le cœur, tout l'amour des austères Brutus
Pour la grande patrie. Approche, Curtius !
Ta vie est accomplie.

Pourquoi pâlir, Romains ! Il est doux de mourir
En sauvant son pays ; il fait bon s'endormir
Sous le cyprès civique.
Et sur son cheval blanc, hennissant de terreur,
Curtius, frémissant, s'écrie avec ardeur :
« Vive la République ! »

Ils tombèrent tous deux : le cheval effrayant
De terreur et couvert d'une écume de sang ;
Le maître magnifique !

L'abîme se ferma ; mais sous terre on entend
La voix de Curtius, dans la nuit, répétant :
« Vive la République ! »

Rome encore parfois s'éveille à cet accent
Et se lève soudain, tant il est menaçant,
Le crieur fatidique.
Mais elle se rendort dans un songe accablant...
Hélas ! ô Curtius, ta mort devait pourtant
Sauver la République !...

Paris, juillet 1862.

À DES ENNEMIS

Je suis le lion mourant, superbe et solitaire,
Que la chasse poursuit jusque sur son rocher ;
Je suis le lis brisé, tout couvert de poussière
Par l'orage et les vents, et que d'un pied vulgaire
Foulent la chèvre errante et l'ignorant berger.

Je suis l'aigle hardi, qui voit crouler son aire
Dans l'horrible tourmente, et qui d'un plus haut lieu
Que celui des éclairs écoute le tonnerre,
Exilé de trop haut pour jeter à la terre
De ces pleurs indignés que dessèche le feu.

Merci, car vous m'avez fait horreur de la terre ;
J'ai trouvé pour vous fuir la route de l'azur.
Peu m'importent vos bruits, votre folle colère.
Je vois, bien loin de vous, une phalange entière
De fiers réformateurs, au front superbe et pur.

Leur rêve est le mien même ; il est grand et sublime.
J'y vais à travers tout ! Leurs cœurs sont généreux
Et les vôtres sont froids ; je m'en vais à la cime
Autour de vous toujours tout est nuit et crime.
Je m'en vais pour combattre et mourir avec eux.

Paris, janvier 1862

SERMENT AU PEUPLE

Sous le crêpe funèbre et dans l'ombre lugubre, aussi longtemps que ma voix pourra se faire entendre, qu'elle crie vers toi, ô Liberté !

Aussi longtemps que la Pologne sera éclairée par l'incendie, aussi longtemps que la Russie l'étreindra dans ses serres, aussi longtemps que Venise et Rome gémiront ; ô Liberté, mes amours, je resterai dans la nuit, t'appelant du fond de mon âme, et quand je t'aurai vue, quand je t'aurai saluée à genoux, je veux mourir, ô Liberté ; ce sera assez de joie pour une éternité.

Vroncourt, 15 octobre 1865.

GUERNESEY

À travers l’océan et les souffles polaires
Résonne le clairon vivant.
Et mêlés à la nuit, aux effrayants mystères,
Les flots noirs et forts vont montant.

Le gouffre est là béant ; comme des chiens en laisse
Hurlent les sombres ouragans.
De rougeâtres éclairs déchirent l’ombre épaisse,
Éclairent le ciel par instants.

Voyez-vous dans la brume un rocher couvert d’ombre :
C’est là qu’est le maître exilé.
Mais pour lui, dans la nuit, des visions sans nombre
Montrent l’avenir étoilé.

Juin 1865.

LES OUVRIERS DE ROUEN

Le savons-nous bien tous ? Tandis qu'en nos demeures,
Nous laissons, en songeant, passer sur nous les heures,
Moi, tandis que j'écris,
Et que d'autres s'en vont dans les fêtes bruyantes,
En France, près de nous, sont des bouches mourantes
Dont nul n'entend les cris !

Ah ! nous sommes des fous ou bien des misérables !
Nous jetons aux prisons, aux bourreaux, les coupables,
Et nous disons : Horreur !
Le bandit, il est vrai, frappe au cœur sa victime,
Mais nous laissons mourir. – Il est plus magnanime,
Faisant moins de douleur.

Et nous nous disons grands, justes, bons et paisibles !
Ah ! quand nous paraîtrons aux assises terribles
De la postérité,
Ne disons point trop haut, de peur des ombres pâles
Dont il évoquerait encor les derniers râles,
Ce mot : Fraternité !

Oui ! depuis plus d'un an compté par la souffrance,
On mourait à Rouen, n'ayant plus d'espérance,
Quand nous l'avons appris !

Nous ne le savions pas ! Et les plaintes des mères
Et des petits enfants, dans les bises amères
Pleuraient toutes les nuits !

Nous savons maintenant. Ah ! point de cœurs vulgaires
Qui pèsent leur offrande ! il faut sauver nos frères
Sans perdre un seul instant.
Donnons sans balancer, donnons jusqu'à nos âmes,
Tous, qui que nous soyons, hommes, enfants ou femmes ;
On tue en hésitant !

Vite ! Tandis que nous disons : « Il faut souscrire »
La nuit, dans les chemins, un pauvre enfant expire.
Car nous le savons tous :
Quand les pères n'ont plus aucune nourriture,
Les enfants, dans les champs, s'en vont à l'aventure,
Sur la pitié des loups.

Ils s'en vont, et la ville est au loin effacée ;
Ils ont peur ; les plus grands prennent, l'âme glacée,
Les petits par la main.
Ils s'en vont, et sur eux se répand la grande ombre ;
Beaucoup ne souffrent plus, hélas ! car le froid sombre
À fait taire la faim !

Octobre 1865.

LA POÉSIE

À vous la poésie comme l'onde aux fontaines.

Le livre d'Hermann.

Silence ! entendez-vous dans les gouffres profonds,
Avec leur voix d'airain, sonner les noirs clairons ?

…

La vision me prit dans la grande ombre morne ;
Et par delà les temps, les cieux que rien ne borne,
Nous allâmes tous deux.
On voyait comme en rêve errer d'étranges groupes ;
Formes vagues, portant des astres sur leurs croupes,
Des astres dans leurs yeux.

Dans l'éther, on sentait planer l'amour immense ;
Une effluve suprême, une âme, une puissance,
Emplissait l'infini.
C'était un souffle errant, semblable au vent des plaines,
Plein d'orages, d'éclairs, de brûlantes haleines,
Redoutable et béni.

Il grondait dans les flots, dans les forêts profondes,
Dans l'abîme des cœurs et les gouffres des ondes,
Appel mystérieux ;
Il était voix, parfum, amour, intelligence ;
Il attirait les cœurs, invincible puissance,
Et les portait aux cieux.

Oh ! comme il était beau, ce rayon des étoiles !
Oh ! comme il était doux et léger dans les voiles,
Cet orage divin !
Et les lueurs disaient une hymne parfumée,
Tandis qu'harmonieux, dans la nue enflammée
Montait le chant sans fin.

Partout le ciel avait des splendeurs inconnues,
Une aurore nouvelle éblouissait les nues,
Les cieux disaient : planez !
Envolez-vous ! disaient les aigles aux colombes ;
Venez, disait l'azur ; venez, disaient les tombes,
Et tout disait : aimez !

C'était sublime et beau d'une beauté suprême,
Comme si l'on eût vu l'éblouissement même
Passer au firmament.
Et partout on sentait une âme universelle,
Portant esprits, parfums, chants, azur sur son aile,
Être sylphe et géant.

Ce souffle créateur, c'était la poésie,
La poésie, esprit, amour, chant, ambroisie,
Âme, souffle de feu,
Qu'on sent, à travers l'ombre et les flots gris du sable,
Tantôt douce et charmante et tantôt formidable,
Apparaître en tout lieu ;

La poésie où vit la feuille, où l'oiseau chante,
Qui fuit dans le désert sur la cavale ardente
Vers l'horizon lointain ;
Mêlée à l'aube, aux soirs, aux tombes sous les herbes,
Aux forêts, à la nuit, aux ruines superbes,
Aux lyres, à l'airain.

C’est elle qui jadis se penchait rayonnante
Sur les mâts de Colomb. Son aile frémissante
Dirige le destin.
Du nid mystérieux soudain elle se lève
Et le siècle sort flamme, lumière ou glaive,
De son manteau divin.

Ô poésie ardente, ouragan dans les plaines,
Clairon du gouffre que les bouches surhumaines
Cherchent dans l’inconnu,
Je te salue, auguste et suprême puissance
Fanal mystérieux, qui brille, flamme immense,
Quand le temps est venu.

Je te salue, assise au-dessus des grands astres,
De l’éternité sainte étoilant les pilastres.
Esprit éblouissant,
C’est toi qui, sous le nom de liberté, dans l’ombre,
Guides l’humanité ; c’est toi qu’austère et sombre,
Vois le prophète ardent.

Et nous tous ici-bas, lévites ou grands prêtres
Qui regardons passer dans les branches des hêtres
Les noirs frémissements,
Soyons grands, soyons fiers, nous qui sommes poètes ;
C’est un sacre versé dans l’ombre sur nos têtes
Un sacre sur nos chants.

…

L’esprit se tut ; partout s'éteignait la lumière,
Et le vent froid des nuits passait sur la bruyère.

Paris, janvier 1865.

NOX

Les plus petites
Des humbles fleurs,
Les marguerites,
Cachent des pleurs.

Vent du soir, que fais-tu de l'humble marguerite ?
Mer, que fais-tu des flots ? Ciel, du nuage ardent ?
Oh ! le rêve est bien grand et l'âme est bien petite,
Noir destin, qu'en fais-tu de mon rêve géant ?

Lumière, que fais-tu de l'ombre taciturne ?
Et toi qui, de si loin, l'appelle près de toi ?
Ô flamme, que fais-tu du papillon nocturne ?
Songe mystérieux, que feras-tu de moi ?

…

Où va le rameau vert, où va la feuille sèche,
Âmes, souffles, parfums, où vous en allez-vous ?

…

Voici le loup hurlant, dans les murs, par la brèche,
Mais l'astre est rayonnant dans l'azur pur et doux.

1865.

ROUGET DE LISLE

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,
Passons ! que les blés mûrs tombent dans les sillons !

Dans le Champ de Mars solitaire,
La grande foule arrive à flots ;
L'image d'un homme de guerre
Se dresse à l'ombre des drapeaux.
Comme le vent frémit dans l'arbre,
Un souffle passe sur les fronts,
Dans l'air, sur la cime des monts,
C'est la voix du soldat de marbre.

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,
Passons ! que les blés mûrs tombent dans les sillons !

Cette voix, c'est la *Marseillaise*,
Bouche d'airain, souffle de feu :
La Révolution française
Qui frémit et gronde en tout lieu.
Ce soldat, c'est Rouget de Lisle !
Il n'eut jamais de monument
Pour que son ombre allât, errant
Dans l'air et sur le flot mobile.

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,
Passons ! que les blés mûrs tombent dans les sillons !

L'heure du triomphe est venue,
Il faut que, fantôme ou vivant,
Il apparaisse sous la nue,

Disant : « Peuple, sois fort et grand !
Plus de larmes, le monde est libre,
L'esclavage s'est effacé.
Car la *Marseillaise* a passé
De l'Orénoque jusqu'au Tibre. »

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,
Passons ! que les blés mûrs tombent dans les sillons !

Paris, 1865.

À GARIBALDI

ASPREMONTE

Oui, nous l’avons tous vu : des mains italiennes
Ont frappé le héros ; nous, âmes citoyennes,
Nous l’avons vu tomber.
Oui, lui, Garibaldi, le lion pris au piège,
Des lâches, des bourreaux, horrible sacrilège,
Ont osé le toucher.

Voilà, ce qu’on a vu sous la clarté splendide
Du beau ciel d’Italie, et nul soldat rapide
Ne s’est mis devant lui :
Nous sommes tous restés assis dans la poussière,
Et sur le noir rocher, comme sur un calvaire,
La foudre n’a pas lui.

Paris, 1865.

LE BARDE

Debout au pied d'un chêne à l'ombre prophétique,
Le barde était resté dans la forêt antique,
Interrogeant les nuits,
Les ténèbres, la mort ; perdu dans les mystères,
Et voyant au lointain s'enfuir vers d'autres terres
Des phalanges d'esprits.

La nuit était obscure et les ombres profondes ;
Et pourtant il voyait aux cieux errer les mondes,
Tournoyer les soleils ;
Et la clarté venir, ouvrant de vastes ères
À l'univers obscur ; les grandes lumières
Descendre en flots vermeils !

Mirage éblouissant : il vit au loin les mages,
Éclairant, à travers les ténèbres des âges,
Les générations.
« Teutatès, disait-il, à quoi bon mon courage ?
Et qui suis-je ? » L'Esprit dit : « La voix qui présage
Les révolutions ! »

Or, il ne savait pas, la Gaule étant paisible,
Que le soldat romain, à l'épée invincible,
Y placerait César ;
Et ne comprenait point que le gibet infâme,
Dressé par les tyrans, déifiait une âme
Bien plus haut que le char.

*** *** ***

Huit ans se sont passés, et la voix des présages,
Autour du noir cromlech', dans les souffles d'orages,
S'éveille chaque nuit.
César règne vainqueur sur la Gaule conquise ;
Mais d'être sa captive indignée et surprise
La Gaule le maudit.

Les échos des forêts, les profondes ténèbres,
La nuit, vont répétant les paroles funèbres
Que disent les Gaulois,
Se souvenant du jour où pâles d'épouvante,
Les vieux Romains ont vu leur stature géante
Pour la première fois.

Et le barde, debout, sous l'arbre fatidique,
Parlait, et de sa bouche austère et prophétique
Sortaient des mots de feu.
Car il n'était plus seul sous le chêne magique ;
Les Gaulois écoutant sa parole énergique
Croyaient ouïr leur Dieu.

« Pourquoi craindre la mort quand nous sommes esclaves ?
Disait-il ; mourir, c'est, affranchi des entraves,
Aborder l'infini.
Ce n'est pas le Romain dont le glaive moissonne,
C'est le destin qui frappe et c'est l'heure qui sonne
Quand l'exil est fini.

« Si parmi nos guerriers Hésus ne peut descendre,
Qu'à César effrayé ne restent plus que cendre
Et que débris fumants.
Qu'il dise : « Je n'ai pu, même chargés de chaînes,
« Asservir les Gaulois. » Et tous, sous les grands chênes,
Répétaient ses serments.

…

Et pourtant, les Romains restèrent dans la Gaule,
Mais Romains ou Gaulois, le nom n'est qu'un symbole,
Tous les peuples sont un.
Ce qui fait les combats, ce qui fait les frontières,
C'est l'abus de la force et le peu de lumières,
L'égoïsme importun.

…

Par le glaive romain, au pied même des chênes,
Le barde fut frappé ; tout le sang de ses veines
Bondit en flots pressés.
Il mourut ; le destin et la voix des présages,
Autour du noir cromlech, dans les souffles d'orages,
S'étaient-ils donc trompés ?

Non, toujours ceux qui sont morts en disant : Patrie !
Que le peuple le sache, ou bien qu'il les oublie,
Ont leurs destins marqués.
Les uns sont éclaireurs et les autres victimes.
Tous viennent à leur heure, effrayants ou sublimes,
Vivants ou trépassés.

Il est donc revenu dans les jours de tempêtes ;
Semblable aux épis mûrs dont s'inclinent les têtes,
La foule en a frémi.
Il est venu, laissant du sommet des falaises,
De la cime des monts, tomber des *Marseillaises*
Sur le monde endormi.

Paris, juillet 1867.

À MADAME MARIANNE MICHEL

Mère, pourquoi frémir quand je te dis mon rêve ?
Le pêcheur endormi voit en songe la grève ;
Moi, je vois je ne sais quel mirage lointain
Qui se mêle à l'aurore, à la nuit, au matin.

Je suis toute en orage, et rien ne m'inquiète.
Oh ! non, ne frémis pas : le laurier du poète
Est souvent un cyprès ; mais les cyprès sont beaux,
La vision rayonne à travers leurs rameaux.

Et puis rien n'y ferait, vois-tu, j'ai dans la tête,
Dans l'âme, dans le cœur, une immense tempête.
Te souviens-tu qu'enfant, j'entendis une voix,
M'appeler dans la nuit une première fois ?

Rêve de troubadour, qui voit passer dans l'ombre
Le mirage trompeur des visions sans nombre,
Peut-être ! Et, cependant, une seconde fois,
Ma croyance est ainsi, j'entendrai cette voix !

Raffermis donc ton cœur, ô mère, je t'en prie !
Qu'importe la fortune et qu'importe la vie
À celui dont l'amour est par delà les cieux,
Dans l'immense infini plein d'astres radieux.

Eh bien, oui, c'est folie à la pauvre âme humaine,
Luciole jetant sa lueur incertaine,
D'aimer les univers répandus dans l'espace,
Tandis que, sur la terre, à peine elle a sa place.

Mais elle est faite ainsi d'amour toujours avide,
Voulant l'éternité, dans sa course rapide.
Pourquoi pleurer quand, seul, à ce vaste infini,
Pourrait le disputer, mère, ton nom béni ?

Château de Vroncourt, 1867.

À VICTOR HUGO

LE POÈTE

À toi qui dans les bois fais comme l'eau des cieux,
Tomber de veine en veine un vers mystérieux.

Victor Hugo.

Dans la poudreuse ornière, assis sur son vieux char,
S'endormait le Génie, et l'antique nectar
De ses dieux décrépits s'échappait des amphores.
Le Pinde avait perdu tous ses échos sonores,
Et les jeunes sylvains et les zéphyrs ailés
Dormaient sous les lauriers, près des faunes glacés,

Quand vint un être étrange : il avait à la fois
Tout l'amour dans son cœur, tout le ciel dans sa voix.
Tantôt elle semblait le tonnerre qui gronde,
Tantôt se confondait avec la brise et l'onde.
Sur l'aride granit semant le laurier,
Et de son onde pure vainquant le dur acier.

Chaussant l'éperon d'or des hardis chevaliers,
Il saisit le vieux char, fit bondir les coursiers,
Et délivrant du frein leurs bouches écumantes,
Livrant aux ouragans leurs crinières flottantes,
On le vit s'élancer, vainqueur audacieux,
Plus avant que le gouffre et plus haut que les cieux,
Et, passant dans l'orage et la nuée ardente,
Jusque dans les soleils aller dresser sa tente.

Ainsi, poète, je te vois
Au-dessus de nous tous, notre maître suprême ;
Ainsi je crois en toi, comme au destin lui-même.
C'est pourquoi j'ai besoin parfois
D'élever, tout à coup rêveuse, inquiète même,
Mes colères d'enfant, de te les dire à toi,
Et de demander compte à quelque obscure loi.

Château de Vroncourt, 1867.

NIOBÉ

Un spectre au cœur saignant comme frappé d’un glaive,
Drapé dans un linceul et les cheveux épars,
Les yeux noyés de pleurs, dans les bois, sur la grève,
Errant avec la nuit... jamais sinistre rêve
N’eut telle vision dans ses pâles brouillards.

Jamais non plus le songe, en ses splendeurs divines,
L’œil ébloui du mage, aux soleils flamboyants,
Ne virent, aux grands jours des fêtes sibyllines,
Déesse plus auguste, au sommet des collines,
Fouler les verts gazons sous ses pieds triomphants.

Laissez passer cette ombre au fond des vastes plaines ;
Au fond des bois profonds elle fuit les vivants ;
Tout le sang de son cœur, tout le sang de ses veines
A coulé sur la terre où rugissent les haines.
Place ! c’est Niobé qui pleure ses enfants.

Paris, 1867.

CHANSONS D'OISEAUX

I

LES HIRONDELLES

Hirondelle qui viens de la nue orageuse,
Hirondelle fidèle, où vas-tu ? dis-le-moi.
Quelle brise t'emporte, errante voyageuse ?
Écoute, je voudrais m'en aller avec toi,

Bien loin, bien loin d'ici vers d'immenses rivages,
Vers de grands rochers nus, des grèves, des déserts,
Dans l'inconnu muet, ou bien vers d'autres âges,
Vers les astres errants qui roulent dans les airs.

Ah ! laisse-moi pleurer, pleurer, quand de tes ailes
Tu rases l'herbe verte et qu'aux profonds concerts
Des forêts et des vents tu réponds des tourelles,
Avec ta rauque voix, mon doux oiseau des mers.

Hirondelle aux yeux noirs, hirondelle, je t'aime !
Je ne sais quel écho par toi m'est apporté
Des rivages lointains ; pour vivre, loi suprême,
Il me faut, comme à toi, l'air et la liberté.

II

LES CORBEAUX

Là-haut, sur les sapins sont de doux nids d'oiseaux ;
Dans le bois ténébreux ce sont de noirs corbeaux.

De la Germanie à l'Ukraine,
Ils ouvrent leurs ailes au vent ;
Ils s'en vont jetant dans la plaine
Leurs voix en rauque râlement.
Pour eux la moisson est superbe ;
Les morts sont là, semés dans l'herbe,
Ô noirs oiseaux, comme un froment.

Allez, et dans les yeux pleins d'ombre,
Ainsi qu'en des coupes, buvez ;
Allez, corbeaux, allez sans nombre,
Vous serez tous désaltérés ;
Puis, revenant à tire-d'aile,
Au nid portez la chair nouvelle ;
Vos doux petits sont affamés.

Allez, corbeaux, prenez sans crainte
Ces affreux et sacrés lambeaux ;
Contre vous n'ira nulle plainte ;
Vous êtes purs, noirs oiseaux.
Allez vers les peuples esclaves,
Allez semant le sang des braves,
Qu'il germe pour les temps nouveaux !

Là-haut sur les sapins sont de doux nids d'oiseaux ;
Dans le bois ténébreux ce sont de noirs corbeaux.

Avril 1861

BARDIT

Vibrez, vibrez dans la tourmente,
            Harpes du vent.
L’océan à la voix tonnante
Rauque la fanfare géante ;
Le combat est terrible et grand.
            Harpes du vent,
Vibrez, vibrez dans la tourmente.

Faites passer la coupe d’hydromel.
Entendez-vous là-bas la mer qui tonne ?
Entendez-vous cette trompe qui sonne ?
C’est le norroi qui fait au loin l’appel.
Prenons la pique et la hache de pierre ;
Les loups déjà hurlent dans la bruyère
Et le ciel noir s’emplit de vols d’oiseaux.
Nos corps demain seront froids sous la terre,
Nos blonds cheveux dans les nids des corbeaux.

Vibrez, vibrez dans la tourmente,
            Harpes du vent.
L’océan à la voix tonnante
Pour ceux qui mourront déjà chante.
Le combat est terrible et grand.
Vibrez, vibrez dans la tourmente,
            Harpes du vent.

LA CHANSON DU CHANVRE

Le printemps rit dans les branches vertes ;
Au fond des bois gazouillent les nids ;
Tout rit, chantant les ailes ouvertes,
Tous les oiseaux couvent leurs petits.
Le peuple, lui, n'a ni sou ni mailles,
Pas un abri, pas un liard vaillant ;
Le froid, la faim, rongent ses entrailles ;
Sème ton chanvre, paysan.

Il ferait bon si Jacques Misère
Pouvait aimer. Oh ! s'en aller deux !
Mais loin de nous amour et lumière,
Ils ne sont pas pour les malheureux.
Ne laissons de veuve aux supplices,
Ni ne laissons de fils aux tyrans,
Nous ne voulons point être complices
Sème ton chanvre, paysan !

Forge, bâtis, chaînes, forteresses !
Donne bien tout comme les troupeaux ;
Sueur et sang, travail et tristesses,
L'usine monte au rang des châteaux.
Jacques, vois-tu la nuit, sous les porches,
Comme en un songe au vol flamboyant,
Rouges, errer les lueurs des torches ?
Sème ton chanvre, paysan !

CHANSON DE CIRQUE

CORRIDA DE MUERTE

Les hauts barons blasonnés d'or,
Les duchesses de similor,
Les viveuses toutes hagardes,
Les crevés aux faces blafardes,
Vont s'égayer. Ah ! oui, vraiment,
Jacques Bonhomme est bon enfant.

C'est du sang vermeil qu'ils vont voir.
Jadis, comme un rouge abattoir,
Paris ne fut pour eux qu'un drame ;
Et ce souvenir les affame ;
Ils en ont soif. Ah ! oui, vraiment,
Jacques Bonhomme est bon enfant.

Peut-être qu'ils visent plus haut.
Après le cirque, l'échafaud ;
La morgue corsera la fête.
Aujourd'hui seulement la bête,
Et demain l'homme. Ah ! oui, vraiment
Jacques Bonhomme est bon enfant.

Les repus ont le rouge aux yeux.
Et cela fait songer les gueux,
Les gueux expirant de misère.

Tant mieux ! aux fainéants la guerre ;
Ils ne diront plus si longtemps :
Jacques Bonhomme est bon enfant.

L’ALCHIMISTE

Dis-moi, vieil Élephax, que vois-tu dans les runes ?
Pourquoi l’Ourse, ce soir, a-t-elle un fauve éclat ?
Allons, vieil Élephax, le pêcheur a les dunes,
Nous avons l’infini, l’Océan sans lagunes,
Pour voguer, une flamme arborée au grand mât.

N’avons-nous pas le temps ? N’avons-nous pas l’espace ?
N’avons-nous pas la mort, la transformation
Des êtres et du monde, l’époque qui se passe,
Résumant le progrès, mélangeant toute race,
Pour un progrès plus haut sur la destruction ?

Mais ta noire science, Élephax, est muette.
Dans nos cerveaux grossiers tout n’est que rudiments ;
Sur la terre marâtre où le mal est en fête,
Nous rampons, ignorants et pareils à la bête.
Ne peut-on voir au loin et devancer les temps ?

CHANSON DES FLOTS

I.

L’Océan mugit et palpite
Dans le vaste abîme des eaux,
Et plus largement et plus vite
Les fleuves courent vers les flots ;
Du fond de la mer haletante
Sortent de longs mugissements,
Avec ces râles d’épouvante,
Ô mer, pleures-tu tes enfants ?

Racontes-tu, mère géante,
Comment tes fils des premiers jours
Ont soulevé leur chair vivante
Dans les éléments en amours ?
Comment, dans les chaleurs énormes,
Parurent les étranges formes
Des monstres effrayants et lourds ?

II.

La mer monte, le flot s’élève ;
C’est l’heure où s’éteint le couchant,
L’heure de la nuit et du rêve
Où parlent les flots et le vent.

D’hier ou bien des jours sans nombre,
Voici tout le passé dans l’ombre,
Tout, sans cesse, se transformant.

Voici la terre à son aurore,
Ainsi qu’un soleil flamboyant ;
Sur le cratère ardent encore,
Le premier archipel flottant,
Qui, sous la noirâtre buée,
Entre la flamme et la nuée,
Émerge pour l’effondrement.

Comme au four du potier l’argile,
Les monstres au granit pareils,
Les rochers, le sable fragile,
Fondent, redevenant vermeils ;
Les océans, coupes trop pleines,
Se versent, recouvrant les plaines ;
Tous les cratères sont soleils.

Enfin la plante ouvre la terre
Et les grands monts sont soulevés,
Jetant sur le fauve repaire
Leurs abîmes bouleversés.
Tout se dévore ! êtres et mondes
Emplissent de gueules immondes
Les continents bouleversés.

Enfin, les éléments s’apaisent ;
Le sol mouvant peut s’affermir.
Dans les tourmentes qui se taisent,
Des races vont croître et mourir.
À peine si, parfois encore,
On voit à quelque rouge aurore
Les vieux rivages s’engloutir.

Comme sur le hêtre ou le chêne,
Par anneaux on compte les ans,
Le sol a la trace lointaine
De tous ces profonds changements.
Toujours, toujours les vastes ondes,
Les antres, les forêts profondes,
Fourmillent d'êtres dévorants.

Cependant, à chaque naufrage,
Le progrès grandit lentement ;
Et toujours on va d'âge en âge
À quelque épanouissement.
On n'est rien que la brute humaine ;
Mais la race haute et sereine
Aura son accomplissement.

Avant que la terre ne meure,
L'homme qui nous succédera
Transfigurera sa demeure ;
La nature le servira.
Ère de héros, de poètes,
Pour eux, au milieu des tempêtes,
Tout élément travaillera.

III.

Les gouttes d'eau sont bien des mondes,
Elles ont leurs monstres flottants.
Qui connaît leurs aurores blondes ?
Qui sait leurs combats de géants
Et les splendeurs que la nature
Prodigue dans la moisissure
Qui leur forme des continents ?

Grondez, grondez, flots monotones !
Passez, passez, heures et jours !
Frappez vos ailes, noirs cyclones !
Ô vents des mers, soufflez toujours !
Emportez, houles monotones,
Hivers glacés, pâles automnes,
Et nos haines et nos amours !

PLUIE D'ORAGE

Brousses, forêts de nuit sont couvertes ;
Le ciel est noir ; la pluie, avec bruit,
Va s'égrenant sur les feuilles vertes ;
Dans la nuit d'encre un fauve éclair luit.

Arbres géants et lianes blanches
Sont emportés dans les noirs torrents ;
Ensemble vont les nids et les branches
Où les oiseaux couvent leurs enfants.

Et l'Océan, qui mord le rivage,
Y jette au loin des monstres mourants ;
Du fond des mers creusés par l'orage,
Ils sont portés par les flots grondants.

Les échappés de cette ruine
Reprennent vie : ils sont aux affûts ;
La mouche bleue entraîne et fascine
Les cancrelas sur les frais talus.

Les papillons trempés par l'orage
Sont entourés de rousses fourmis.
En murmurant le flot bat la plage.
Et les oiseaux vont pleurant leurs nids.

SYLVA

À ceux de la Haute-Marne.

Il est nuit, la lune se lève ;
Dans l'ombre montent des concerts ;
Le vent agite comme un rêve
La cime des peupliers verts.

Des chemins creux et des ravines
Sortent de naïves chansons,
Et dans la mousse des ruines
Bruissent des chœurs de grillons.

De la profondeur des feuillées,
Le rossignol, à pleine voix,
Lance des notes par volées
Sous la voûte ombreuse des bois.

Rossignols et brises,
Fleurs d'or, mousses grises,
Lierre verdoyant,
C'est fête dans l'herbe ;
L'été fait sa gerbe,
Chantez doucement.

Bientôt toutes les herbes folles
Tomberont devant les faucheurs ;
Peur eux sont les fraîches corolles
Comme l'oiseau pour les chasseurs.

Sous les grands hêtres, sous les chênes,
On entend un crépitement :
C'est la sève qui, dans leurs veines,
Circule et bout comme du sang.

La nuit, la bête est moins timide ;
Et la biche, au bord de l'étang,
Les pieds légers dans l'herbe humide,
Va boire avecque son jeune faon.

Elle reverra cette rive
Quand on sonnera l'hallali !
Son sang coulera, source vive,
Sous le couteau d'acier poli.

Rossignols et brises,
Fleurs d'or, mousses grises,
Lierre verdoyant,
C'est fête dans l'herbe ;
L'été fait sa gerbe,
Chantez doucement.

Dans un trou, sous la roche sombre,
La louve allaite ses petits ;
Elle les fait cacher dans l'ombre !
Les chasseurs fouillent tous les nids.

Elle sait qu'on poursuit sa race,
Sans savoir pourquoi, toutefois,
Ni pourquoi, quand l'hiver nous glace,
La faim chasse le loup des bois.

Triste, la bête se lamente ;
Elle hurle, et ses petits, tremblants,
Innocents de l'œuvre sanglante,
Poussent de longs gémissements.

Pleurent-ils l’étrange nature
Qui fait tout vivre de la mort ?
Chaque être n’est qu’une pâture,
Et tout subit le même sort.

Rossignols et brises,
Chantez doucement ;
Fleurs d’or, mousses grises,
Coteau verdoyant,
C’est fête dans l’herbe ;
L’été fait sa gerbe.
Chantez doucement.

LES NOCES ROUGES

À Nina van Zand-Spies.

.I.

Le tocsin vibre dans l’espace,
Lentement il sonne le glas.
C’est la noce rouge qui passe,
La Mort est assise là-bas,
La Mort, de pourpre revêtue,
Aussi de flammes est la nue.
Tocsin, tocsin, sonne le glas !
Le glas !

C’est la légende qui se lève,
Soufflant dans les clairons des vents.
Comme le flot qui bat la grève,
La foule monte en océans !
Pareil à la mer qui s’étend et gronde,
Hommes noirs et blancs
Brisez le vieux monde.
Tocsin, tocsin, sonne dans les vents.
Les États vermoulus craquent dans leurs mâtures ;
Toute l’étape humaine est debout : c’est le temps
Où vont s’émietter les vieilles impostures,
Un souffle d’épopée emplit les ouragans.
Tocsin, tocsin, sonne dans les vents !

.II.

Les groupes humains, à leur place,
Libérés prendront leur essor,
Comme les sphères dans l’espace,
Comme les notes d’un accord.

Pour que soit libre enfin la terre,
Les braves lui donnent leur sang.
Partout est rouge le suaire,
Et la Mort va le secouant :
Dans ses mains, il devient bannière,
Pourpre dans le soleil levant.
Hommes, couvrez toute la terre !
Tocsin, tocsin, vibre menaçant !

Afin que germe plus puissante
L’Idée, ainsi qu’une moisson,
À la Mort, semeuse géante,
Il faut des tombes pour sillon.
Tocsin, tocsin, sonne la moisson !

.III.

Comme les sables sur les sables,
Par milliers sont tombés les ans ;
Dans des tourmentes formidables
Ont sombré bien des continents.
Toujours, pourtant, la guerre gronde,
Et partout vont se dévorant
Tous les êtres nés dans le monde,

Les plaines sont rouges de sang.

Le sang fait fleurir la vengeance,
Comme l'eau fleurit les gazons.
Bientôt viendra la délivrance,
Bientôt les vermeilles moissons !
Ce sont les noces les plus belles,
Les rouges noces de la Mort !
De beaucoup n'est-ce pas le sort ?
Tocsin, tocsin, ouvre tes ailes,
    Qu'on ne s'endorme pas !
Tocsin, tocsin, sonne le glas !
        Le glas !

QUATRE-VINGT-NEUF

Avril fermente sous la terre ;
Ses vents soufflent la liberté.
Déjà le printemps séculaire
Monte, enivrant l’humanité.
Dans la brume sans qu’il s’achève,
Comme au matin s’enfuit le rêve,
Notre temps sombre est emporté.

Le sang couvre encore la terre,
Les hommes sont encor troupeaux ;
Mais voici l’aube matinière
Qui fait germer les jours nouveaux.
Debout ! peuples ! c’est la diane ;
Debout ! Voici la Marianne
Agitant les rouges drapeaux.

Ainsi qu’une lyre muette,
Tout être a des sens inconnus.
Ils s’éveillent dans la tempête,
S’ignorant, encore confus,
Et, par l’éocène nouvelle
Où toute chose bat de l’aile,
Étranges, ils sont apparus.

Dans la paix immense du monde,
Le progrès sans fin montera,
Pareil à la foule qui gronde,
Quand Quatre-Vingt-Neuf tonnera.

Tout le passé sera poussière ;
Puis un jour, lui-même suaire,
Le cycle se refermera.

ŒUVRES POSTHUMES TOME 1

APRÈS LA COMMUNE

SÉRÉNADE À LOUISE MICHEL

Puisque les chroniqueurs, pour distraire leurs maîtres,
Font de l'esprit sur nous au doux bruit des écus ;
Puisque nous égayons les muscadins de lettres ;
Puisqu'on me fait chanter des vers sous les fenêtres,
Dans les journaux bourgeois où l'on rit des vaincus ;
Nous redirons nos deuils, notre espérance austère,
Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts !

Le mépris de la plume et l'outrage du glaive
Glissent sur notre orgueil comme une goutte d'eau ;
Nous nous ceignons les reins, dès que l'ombre se lève ;
Et nous sommes de ceux qui, croyant à leur rêve,
Jusqu'au bout du chemin porteront leur fardeau.
Qui donc a supposé que l'on nous ferait taire,
Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts ?

Oh ! les bourreaux gantés qui font les bons apôtres !

Les tueurs qui voudraient nous mettre à leur niveau !
Nous n’avions pas livré Metz et Paris, nous autres !
On avait fusillé quatre mille des nôtres,
Quand le sang nous monta brusquement au cerveau.
Et qui saurait le mal que nous aurions pu faire,
Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment nos morts ?

Est-ce nous qui, pour coudre un galon à nos manches,
Massacrions les gens sans les avoir jugés ?
Est-ce nous qui, railleurs affamés de revanches,
Avons fait dans les rangs le choix des barbes blanches ?
Est-ce nous qui jetions les blêmes insurgés
À la fosse commune, à l’éternel mystère,
Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts ?

Est-ce nous qui disions : « Taisez-vous, tas de gueuses ! »
Aux vierges de seize ans qu’on adossait aux murs ?
Est-ce nous qui faisions grincer les mitrailleuses,
Instruments meurtriers, formidables faucheuses
Qui traitent les vivants comme des épis mûrs ?
Est-ce nous qui trouvions la bombe salutaire,
Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts ?

Avons-nous par milliers couché sous la chaux vive
Les vaincus mal tués, encor tout frémissants ?
Avons-nous étouffé leur voix sourde et plaintive ?
Dans le sol gras, devant la nature attentive,
Avons-nous fait pousser vingt poteaux en deux ans ?
Avons-nous au charnier traîné le prolétaire,
Nous qui sans remords

Regardons la terre
Où dorment les morts ?

Les rimeurs t'offriraient leurs ballades nouvelles,
On servirait ta gloire aux naïfs abonnés,
Si tu t'étais trouvée au nombre des femelles
Qui tournaient en riant le bout de leurs ombrelles
Dans les grands yeux sanglants des captifs enchaînés.
Mais qui nous chantera, nous qu'on huait naguère,
Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts ?

Qu'importe ? Nous irons devant nous, sans faiblesse,
Pensifs, la tête haute et la main dans la main !
Les siècles nous ont fait une auguste promesse :
Il faudra bien qu'un jour le vieux monde nous laisse
Cueillir tous les fruits d'or de l'idéal humain :
Car nous voulons venger l'amour, tuer la guerre,
Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts !

Clovis Hugues.

CONTES ET LÉGENDES

LA NEIGE

Le vent d'hiver souffle dans l'ombre,
La neige couvre les chemins ;
Enfants, venez, la nuit est sombre,
Au foyer réchauffez vos mains.
Et pendant que vous êtes sages
Prenez ce livre et ces images,
Ce sont des souvenirs lointains.

Ceux dont on parle ont eu votre âge,
Mais le temps va rapidement :
Comme le flot qui bat la plage,
Les jours ainsi s'en vont montant.
Nous parlerons des mœurs antiques,
Des pays lointains ou rustiques,
Ou de ce qu'on voit en rêvant.

Écoutant le conte et l'histoire,
Vous verrez la joie et les pleurs,
Et le peu que pèse la gloire,
Et ce que valent les grandeurs.
Heureux, si, fixant vos pensées
Sur toutes ces choses passées,
Vous devenez un peu meilleurs !

LA VIEILLE CHÉCHETTE

Il y a des êtres tellement disgraciés de la nature, tellement étranges à voir ou à entendre, que leur seul aspect est un sujet de tristes études pour les uns, de folles moqueries pour les autres.

Plusieurs de ces êtres-là n'ont pas toujours été ainsi : les uns ont eu quelque accident au moral ou au physique, les autres, à force de se laisser mollement aller à la fatigue ou à la paresse, sont descendus de quelques degrés et, sur cette pente-là, il n'y a plus de raison pour qu'on s'arrête.

D'autres encore (ce qui est affreux pour l'humanité) sont devenus ainsi sous la pression des persécutions. – Ce n'est pas le plus grand nombre qui ont été frappés dès leur naissance.

Chéchette était une pauvre femme qu'on avait toujours vue vieille et toujours vue folle. Deux mauvaises recommandations pour les petits mauvais sujets, qui sont loin de respecter l'un et l'autre.

La maison de Chéchette, c'était le bois ; son magasin, c'était le bois ; le nid de son enfance, l'asile de sa vieillesse, c'était toujours le bois.

D'où venait-elle ? personne n'en savait rien, ni elle non plus. La première fois qu'on l'avait vue, déjà vieille, elle sortait d'un autre bois où sa mère l'avait élevée et venait de mourir.

Chéchette aimait sa mère à sa manière. Elle s'en alla dans un autre village et s'y établit au milieu de la forêt.

C'était une étrange créature, dernier rejeton sans doute de quelque race nomade.

Tant que l'été durait, elle se nourrissait de fruits sauvages ; et, pendant l'hiver, elle avait son magasin, où étaient entassés les baies rouges des sorbiers, les faînes huileuses, les glands, toutes les richesses de la forêt.

Parfois les écureuils, les sangliers, les rats visitaient son magasin : car le rocher qui lui servait d'abri était couvert largement... Si, à son retour de quelque promenade lointaine, elle ne trouvait plus rien, Chéchette recommençait ses provisions. Quand l'accident arrivait en hiver, elle allait jusqu'au village et demandait du pain.

Les uns avaient pitié de la pauvre folle et remplissaient largement le haillon qui lui servait de tablier ou lui donnaient d'autres vêtements ; à ceux-là, elle souhaitait, dans sa langue, une infinité de belles choses.

Les autres se moquaient d'elle. Alors Chéchette faisait entendre un grognement fort expressif ; c'était sa manière peut-être de souhaiter le mal.

La nourriture qu'on lui donnait, un peu moins grossière que la sienne, lui semblait une suite de festins tant quelle durait. Quelquefois, en ayant pris beaucoup pour commencer, elle s'endormait pendant longtemps, à la manière des serpents et des lézards.

La forme des vêtements lui était indifférente, d'homme ou de femme, peu lui importait ; mais elle aimait beaucoup les garnitures, surtout quand il y avait des choses qui brillent.

Les enfants méchants lui offraient parfois des vêtements ornés de grelots et d'autres choses ridicules ; mais, s'ils avaient

le malheur de rire, Chéchette leur jetait leur présent à la figure ; souvent même elle devinait leur mauvaise intention sans qu'ils eussent besoin de rire, car elle avait l'instinct fort développé.

Ceux qui ont vu les statuettes grimaçantes du moyen âge peuvent se faire une idée de Chéchette.

Elle était horriblement boiteuse et tellement borgne que son œil gauche avait presque disparu.

Sa bouche, largement ouverte, laissait passer toutes les dents à la manière de l'orang-outang – ou du gorille.

Ses mains, énormes, noueuses et velues, ses larges pieds, l'épaisse crinière de cheveux roux qui descendait presque jusqu'à ses sourcils, tout en elle rappelait les plus vilains gnomes, les plus hideux singes.

Cet être-là s'attachait, elle aimait comme un chien ; il est vrai qu'elle eût mordu de même.

Elle ne revenait jamais de ses sympathies ni de ses antipathies.

Quant aux animaux sauvages, ils n'avaient jamais attaqué Chéchette, la prenant sans doute pour un membre de leur famille.

La personne à laquelle elle avait jusque-là témoigné le plus d'affection était une pauvre veuve, mère de trois petits enfants.

Lorsque Madeleine Germain allait ramasser du bois mort, Chéchette se trouvait toujours là pour l'aider à faire ses fagots, ou plutôt pour lui en faire d'énormes, qu'elle portait jusqu'à sa maison avec une aisance incroyable.

Le bois était son domaine ; elle y avait tout à fait un autre air qu'au village. Là Chéchette semblait plutôt un être surnaturel qu'un être grotesque.

Les méchants du village plaisantaient beaucoup Madeleine sur cette amitié ; ils riaient surtout lorsqu'elle laissait l'horrible vieille bercer dans ses longs bras les petits enfants, qui jouaient avec elle comme avec un chien fidèle.

Ceux-ci n'en riaient pas moins joyeusement et Madeleine s'inquiétait fort peu des mauvais plaisants.

Une nuit d'été, que tout le monde dormait profondément, après les fatigues d'une chaude journée employée à travailler dans les champs, on entendit retentir le seul cri qui fait lever tout le monde à la campagne : Au feu ! au feu !

Pourquoi tous les autres périls qui peuvent atteindre leurs semblables laissent-ils insensibles les habitants des campagnes ?

Ce serait horrible de croire que c'est un sentiment d'égoïsme, parce que dans l'incendie chacun craint pour sa propre demeure. Toujours est-il que, souvent, des malheureux ont crié à l'aide pendant longtemps et sont morts sans secours.

Cette nuit-là, comme on criait au feu, tout le monde fut immédiatement debout.

La maison de Madeleine brûlait comme un flambeau ; – l'un de ses enfants avait, en jouant, allumé un petit feu près d'une porte, et, pendant la nuit, la pauvre cabane de bois et de chaume avait flambé.

On eut beau faire la chaîne pour entretenir les pompes, le feu ne se ralentit pas.

Madeleine tenait dans ses bras deux de ses enfants et luttait, en désespérée, contre ceux qui voulaient l'empêcher d'aller chercher le troisième au milieu des flammes.

On le croyait perdu.

Tout à coup on vit quelqu'un entrer résolument au milieu des flammes ; c'était Chéchette. Elle avait vu qu'un des enfants manquait. Les charpentes calcinées croulaient avec fracas, la flamme tournoyait superbe et triomphante, dardant ses mille langues vers le ciel.

Quelques instants s'écoulèrent. Chéchette reparut, elle tenait l'enfant dans ses bras et le déposa évanoui devant sa mère.

Elle était belle ainsi, la pauvre folle, dans cet acte de dévouement qui allait lui coûter la vie.

Ses cheveux, son visage, tout son corps étaient couverts de larges brûlures ; son œil brillait d'une joie infinie.

Chéchette, épuisée, tomba pour ne plus se relever. Quant à l'enfant, il revint facilement de son évanouissement, car elle l'avait couvert de ses haillons et de son corps pour le garantir.

Aujourd'hui encore, Madeleine et ses enfants vont souvent porter au cimetière, sur l'herbe qui recouvre la pauvre folle, des fleurs des bois qu'elle aimait tant.

Ne vous moquez jamais des fous ni des vieillards.



ROBIN-DES-BOIS

Les imaginations, frappées du bruit du cor et des aboiements des meutes, dans le silence des bois, personnifièrent leurs impressions sous le nom de Barbatos, duc de l'Abîme.

Il entend, dit la légende, le chant des oiseaux, les hurlements des loups ; il comprend le cerf qui brame et la feuille qui craque en se détachant et va rejoindre ses sœurs dans les valses du vent.

Il connaît les trésors enfouis, les cavernes et les aires.

Devant lui, quatre rois sonnent du cor, et il mène d'un bout du monde à l'autre la chasse des ombres.

C'est de Barbatos que l'on fit les robins-des-bois, les chasseurs noirs, les grands veneurs et toutes les chasses fantastiques qu'on croit entendre la nuit dans les bois.

Le vent souffle-t-il fort ? l'orage est-il dans les bois ? Les petits enfants des villages croient encore, comme leurs grand'mères, que c'est la chasse du grand veneur qui passe avec grand bruit.

Parfois la tempête hurle comme les loups, résonne comme les trompes ; alors on dit, sous les grandes cheminées, où toute la famille se chauffe à la fois : c'est Robin-des-Bois qui chasse.

Cette croyance servit, il y a quelques années, à faire rentrer en lui-même un vieux paysan avare qui, ayant enterré son trésor au pied d'un chêne, s'imaginait qu'on a de la fortune pour mettre dans un vieux bas, renfermé dans un pot, sous la terre, ce qui peut servir à soulager les autres.

Quand je dis rentré en lui-même, cela ne signifie pas qu'il ait beaucoup mieux valu : car l'intérieur d'un avare n'est jamais bon ; mais enfin, il fit, grâce à la peur, une bonne action.

La peur ! c'est un motif honteux ! Qu'attendre de plus d'un avare ?

Le père Mathieu était riche, comment en eût-il été autrement ? On disait que quand il dépensait un sou, il en mettait toujours la moitié de côté.

Comment faisait-il ? Je n'en sais rien. Comment avait-il gagné ses terres et tout l'argent que dans le bois il cachait au pied d'un vieux chêne ? Je n'en sais pas davantage.

Dans tous les cas, son argent, caché là, n'était pas même bon à nourrir les vers ou à faire pousser les truffes.

Chaque fois que le père Mathieu avait quelque pièce d'or à ajouter à son trésor, il attendait une nuit sombre et s'en allait au pied du chêne où, à la lueur d'une lanterne sourde, il comptait son argent en tremblant de peur, et d'affection aussi ; car il aimait ce trésor comme on aime sa famille, son pays, sa mère, tout ce qu'on a de plus cher au monde.

Un soir donc, à genoux au pied du chêne, il venait de compter, en tremblant, son or, le caressant de la main comme on eût fait à un enfant, et pensant que s'il se fût marié, sa femme aurait dépensé pour se nourrir et se vêtir, qu'il eût fallu élever ses enfants, que tout cela coûte horriblement, et qu'en restant seul il avait pu entasser. Il regrettait seulement de ne pouvoir vivre sans manger.

Mais il ne regrettait pas d'être demeuré orphelin fort jeune ; il aimait mieux son trésor qu'une famille.

Une seule chose l'ennuyait, c'est qu'on n'enterrerait pas son or avec lui ; et c'est à cela qu'il pensait, outre la crainte qu'il avait qu'on vint le surprendre.

Il avait donc grand soin de tourner contre lui la lueur de sa lanterne, et le moindre bruit de vent dans les feuilles le faisait tressaillir.

Tout à coup, une lueur rouge parut au fond d'une allée couverte, et en même temps une grande chasse, une chasse fantastique, telle que celles des légendes, s'élança de son coté ; les chiens ne donnaient pas un coup de voix, ils flairaient la piste ; les chasseurs à cheval ne donnaient pas de fanfare ; c'était la chasse du Grand-Veneur, mais avec le silence de la mort, une vraie chasse de fantômes.

Le père Mathieu croyait à tous les chasseurs fantômes, beaucoup plus fermement qu'à sa conscience qu'il n'avait jamais sentie ; il serra son trésor contre son cœur, sous sa blouse, et se cacha derrière l'arbre, dans un fourré fort épais où il s'était ménagé une entrée en cas de surprise.

Il vit les chasseurs s'arrêter, et à la lueur des torches de résine, l'avare, épouvanté, distingua le poil du dos des chiens horriblement dressé ; leurs yeux semblaient pleins d'épouvante, et ils flairaient sans cesse de tous côtés. Les chevaux avaient même les crins hérissés.

À ce moment, une trompe lointaine sonna l'hallali : chevaux, chiens, chasseurs, se précipitèrent de ce côté.

Mathieu entendit craquer les branches, et les pieds des chevaux frapper le sol, dans un galop effrayant.

C'était bien réellement, pensait-il, le Grand-Veneur ou Robin-des-Bois.

Le vieil avare avait eu si peur, qu'il se croyait au moment de la mort.

Mourir, pour lui, c'était quitter son trésor. Mais, contre son ordinaire, il avait autant de frayeur pour sa vie que pour son or ; car le danger était imminent.

Lorsque le bois fut redevenu silencieux, il se hasarda à sortir de sa cachette, emportant son or, dont il ne voulait plus se séparer, quelque danger qu'il crût avoir à le conserver auprès de lui.



De retour dans sa maison, une sorte de masure toute en ruine, vraie demeure de hiboux et d'avare, il se coucha glacé d'effroi, tenant toujours dans ses bras le vieux pot qui contenait le bas plein de pièces d'or.

La frayeur l'avait brisé ; n'étant plus soutenu par la nécessité de fuir, il resta sans connaissance dans son lit.

Depuis deux jours, personne ne voyait le père Mathieu ; comme il était déjà vieux, on pensa qu'il pouvait être malade ou mort, et des voisins vinrent frapper à sa porte, qu'il avait barricadée solidement en rentrant.

Ne recevant aucune réponse, les voisins allèrent trouver le maire.

Celui-ci mit son écharpe, beaucoup trop courte pour lui, parce que son prédécesseur était extrêmement maigre et lui extrêmement gros ; mais à l'aide d'un bout de ficelle il parvint à la consolider. On amena le serrurier pour ouvrir la porte, les membres du conseil pour servir de témoins, et on procéda à l'ouverture.

Ce n'était pas le tout de faire jouer une clé dans la serrure ; il y avait, derrière la porte, une barricade de meubles. On pensait que Mathieu était devenu fou, et, n'entendant rien, qu'il s'était pendu.

Une heure se passa à déranger les vieux bahuts entassés derrière la porte, après quoi, on découvrit Mathieu, couché, pâle et froid.

On pensa alors qu'il aurait fallu amener le médecin ; mais pendant qu'on allait le chercher, le maire, ayant soulevé la couverture pour savoir si le cœur de Mathieu battait encore, sa main fit remuer le pot, et un grognement sortit de la gorge de l'avare.

On avait, en effet, touché le cœur.

Alors tout fut découvert ; Mathieu revint à la vie.

Il se garda bien de raconter son aventure du bois ; mais on avait vu son trésor. Ne pouvant plus le garder chez lui, il se décida à le placer où il lui rapporterait le plus et sûrement.

Notre homme alla donc trouver le maire. Celui-ci, qui était un brave homme, se mit en tête de faire faire une bonne action à Mathieu. Cela devait étonner tout le pays.

« Père Mathieu, lui dit-il, avant de placer tout ça, vous devriez faire une chose qui vous porterait bonheur. Il y a ici la mère Nicole, qui est veuve avec sept enfants ; un loup enragé a mordu sa vache et les pauvres gens n'ont plus rien. Vous devriez lui acheter une génisse, ça ne coûte pas cher et vous porterait bonheur. »

Puis, comme il était bavard, le brave homme raconta à Mathieu quelle fière chasse on avait faite à ce loup qui avait inquiété toute la contrée ; tous les louvetiers du département y étaient, ils s'étaient séparés en deux bandes et on avait fini par tuer le loup pendant la nuit. Les chevaux et les chiens en avaient une telle frayeur qu'ils en avaient les crins et le poil tout droits. Les chiens n'ont pas donné de voix, ce qui prouvait que l'animal était vraiment enragé.

Le père Mathieu comprit que c'était là sa chasse de Robin-des-Bois, qu'il avait pensé perdre la vie et son argent ; sans savoir ce qu'il faisait, il compta cent francs pour la génisse de Nicole, comme s'il eût payé quelque chose.

Quand il se ravisa, il n'était plus temps. Nicole eut sa vache, et le maire aida le vieil avare à trouver un sûr placement pour son trésor : il avait dans son bas cent mille francs en or et billets de banque.

L’HÉRITAGE DU GRAND-PÈRE BLAISE

Le père Blaise était le plus riche fermier de la contrée. Outre les champs qu’il cultivait pour d’autres, à moitié ou autrement, il avait, en propre, un bien considérable.

Sa fille avait été élevée dans la meilleure pension de la ville, et son fils venait de sortir du collège avec une charge de prix à faire envie à ses camarades.

Margot, sa ménagère, était une personne fort avenante ; ne se mettant jamais en colère quand il tombait une averse sur le grain coupé.

Les domestiques se plaisaient à la ferme ; pourtant le père Blaise était triste, si triste qu’on craignait qu’il n’en mourût, d’autant plus que son père et son grand-père étaient, eux aussi, morts de tristesse, sans qu’on pût en savoir la cause.

Souvent les deux enfants, Rose et André, en causaient avec leur mère.

« Toi qui passes pour si savant, disait Margot à son fils, tâche donc de guérir ton père de sa tristesse. »

André faisait bien tout ce qu’il pouvait, mais il n’avançait guère.

Il aurait raconté pendant dix ans tous ses meilleurs tours de collège, que Blaise se fut contenté de l'écouter gravement, car il contait bien, mais sans pour cela sourire aucunement.

En désespoir de cause, Rose alla, sans rien dire, trouver la vieille Jeannette.

C'était une paysanne qui avait près de cent ans.

Par conséquent, ayant bien des fois vu naître et mourir pères, enfants et petits enfants ; connaissant l'histoire de chaque famille elle donnait quelquefois d'excellents conseils, ce qui la faisait passer pour très habile.

Rose alla donc consulter Jeannette pour la tristesse de son père.

« Dame, ma fille, dit la vieille, je savons ben pourquoi ; mais il ne serait pas prudent de te le dire. »

Rose insista tellement, elle promit si bien le secret, et puis au fond la vieille Jeannette désirait tant raconter à la fillette tout ce qu'elle savait et chercher ensemble les moyens de guérir son père, qu'elle consentit.

« Mon grand-père m'a raconté, dit-elle, qu'il fut un temps où dans ce village la disette fut telle que ceux qui avaient un peu de terre donnaient, quand ils avaient des enfants, le champ entier pour un sac de blé, ou même d'orge, ou de sarrasin. »

Rose frissonnait ! Le grand-père de Jeannette, qui avait cent ans, cela devait être bien vieux ! Mais elle ne savait pourquoi ce commencement d'histoire lui faisait peur.

« Alors, continua la vieille, l'arrière-grand-père de votre père, qui s'appelait François Blaise, commença à acheter beaucoup de petits champs à ceux qui ne voulaient pas laisser mourir de faim leurs enfants ou leurs vieux parents.

Rose fondait en larmes.

« Dame, ma fille, dit la vieille, t’as voulu savoir.

– Oui, ma bonne Jeannette, dit la jeune fille, il faut que je sache, pour que mon père guérisse. »

Et, séchant ses larmes, elle écouta avec fermeté.

Jeannette continua :

« François Blaise, déjà riche, se maria richement, mais il y avait dans le village des familles ruinées. Il prit la chose à cœur et mourut.

« Son fils, à qui il avait, sans doute, recommandé quelque chose en mourant, mais qui n’avait point osé le faire, prit tristesse au même âge ; il mourut.

« Ton père est le cinquième. »

Rose avait trouvé un expédient ; mais il eût fallu dire à son père qu’elle connaissait le secret.

« Que feriez-vous à ma place, Jeannette ? demanda-t-elle.

– Dame, Mamz’elle, c’est délicat ! dit la vieille.

– Mais enfin, disait la pauvre jeune fille, en joignant les mains, comment rendre ces maudits champs sans faire honte à notre père ? »

La vieille laissa échapper étourdiment ces mots :

« Il y a longtemps que j’y songions, nous deux Jean-Claude : car c’est grand dommage de laisser mourir un pauvre brave homme qui sera tant pleuré.

– Mon père, n’a-t-il jamais essayé, dit Rose, de rendre quelque chose ?

– Dame, Mamzelle, depuis ses arrière-grands-pères, ils ont toujours soutenu, en dessous, les familles ; mais ça ne leur satisfaisait pas encore la conscience, et votre père, c'est de même. »

Toutes deux se prirent à pleurer, tant la confiance et la douleur de Rose avaient ému la bonne femme. Elle arriva alors à une seconde étourderie, elle qui pourtant avait si forte tête, comme on disait dans le pays.

« Je verrons avec Jean-Claude ! »

À peine ces paroles étaient-elles dites, que Rose s'écriait : « Je comprends, Jeannette, vous et Jean-Claude descendez des familles qui ont fait ces tristes marchés.

La vieille ne répondit pas.

Rose continua : « Ne me refusez pas ce que je vous vais demander. Vous et Jean-Claude, vous êtes bien vieux, quoique ce soit le plus jeune de vos neveux ; vous allez venir demeurer parmi nous ; mon père souffrira moins, et vous serez bien choyés, bien heureux ! »

En parlant ainsi, elle rougissait la pauvre fille, car au fond, les terres, si étrangement achetées par son aïeul, étaient beaucoup à Jeannette.

Celle-ci eut pitié de l'enfant.

« Eh ben, oui, dit-elle, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen ! » Rose ne dormit pas de la nuit. C'était vraiment une heureuse inspiration que celle qui l'avait conduite chez Jeannette.

Le lendemain, Rose conduisit chez son père, le centenaire et son neveu Jean-Claude, le vieux berger.

« Père, dit Rose, voici une société qui va t'égayer. Maintenant, ces bons vieillards demeureront avec nous. »

Blaise rougit et pâlit, et puis son cœur creva, comme on dit dans le village ; et il raconta, en fondant en larmes, comment de père en fils, recevant chacun le fatal récit et tous retenus par une mauvaise honte, ils n'avaient qu'aidé les descendants des malheureux avec lesquels son aïeul avait fait ces fatals marchés, et les terribles souffrances que chacun d'eux avaient endurées.

Jean-Claude pleurait d'attendrissement.

« Qu'à ça ne tienne, père Blaise, dit Jeannette, gna pu que nous deux, Jean-Claude et moi de ces familles-là, et je venons demeurer avec vous pour toujours. À preuve que je baillons en héritage à André et à Rose tout ce que vous croyez qu'est à nous, quoique vous en ayez donné petit à petit la valeur ; mais je sais pourquoi ça ne vous contentait pas. »

Il fut fait, comme le disait Jeannette. Voilà pourquoi Blaise ne mourut pas de tristesse, comme son père et ses grands-pères.

Et voilà pourquoi Jeannette, vêtue de ses plus brillants atours, c'est-à-dire d'une coiffe comme on en portait au temps de sa jeunesse, et d'un beau corsage en pointe tout rouge sur une jupe rayée, assistait au mariage de Rose et d'André avec les enfants de Nicolas Garoui, le Breton, qui, comme eux, avaient bon cœur et avaient été bien éduqués.

LES DIX SOUS DE MARTHE

Combien de choses on souhaite ! combien de choses on rapporte à propos du jour de l'an.

Voilà une de celles qu'on raconte ; quant à celles qu'on peut souhaiter, en voilà une aussi : *vivez et mourez en paix avec votre conscience.*

La petite Marthe avait reçu un grand nombre de jouets et une quantité prodigieuse de bonbons. Comme elle n'avait que six ans, on n'était pas encore à midi qu'elle était déjà lasse des jouets et rassasiée de bonbons.

Marthe demanda alors à sa grand'tante, qui la gâtait beaucoup, de vouloir bien venir un peu se promener avec elle.

La bonne vieille ne prit guère d'argent, car elle savait qu'elle ne refuserait rien à Marthe, tant qu'elle en aurait, et elle ne voulait pas lui apprendre à prodiguer pour ses caprices.

Le temps était beau, mais il faisait grand froid ; Marthe enfonçait ses bras, tant qu'elle le pouvait, dans un manchon presque aussi gros qu'elle.

Les boulevards étaient couverts de boutiques, et Marthe fit tant d'achats, pour commencer, que bientôt la grand'tante n'eut plus qu'une pièce de dix sous.

La petite fille avait plein les bras et plein son manchon d'objets fort éclatants, coûtant très peu et ne valant pas davantage.

Sachant qu'il n'y avait plus beaucoup à dépenser, elle s'avisa de penser aux petits enfants qui avaient passé leur jour de l'an sans jouets et sans bonbons.

C'était fort vilain d'y avoir songé si tard, mais Marthe n'avait encore que six ans et, au fond, elle n'avait pas mauvais cœur.

Du reste, sa tante la gâtait trop et d'une manière qui n'était pas raisonnable.

Au moment où elle commençait à penser aux autres assez tardivement, deux enfants, plus petits qu'elle, frappèrent ses regards ; ils étaient si pâles et paraissaient si tristes que la bonne tante en fut frappée comme elle.

Le plus âgé, vêtu fort proprement de noir, mais d'une manière trop légère pour la saison, était arrêté pour ajuster au cou de son frère, qui grelottait quoique plus chaudement habillé, sa petite cravate de laine, et il avait, le pauvre enfant, son petit cou tout violet de froid.

« Où allez-vous ainsi, mes petits amis ? » leur demanda la tante.

– Nous revenons, madame, répondit l'aîné, de chez une dame amie de maman que nous n'avons pas trouvée chez elle, et nous rentrons à la maison.

– Oui, ajouta le petit avec cette confiance naïve de l'enfance, nous allions chez madame Paul, afin qu'elle nous donne un peu d'ouvrage pour maman et avoir de quoi acheter du pain. »

Et comme l'aîné le regardait de travers pour faire cesser son bavardage, la dernière petite pièce de dix sous était dans la

main du petit, et Marthe avec sa tante se sauvaient pour que l'aîné ne la leur rendit pas.

Quand elles furent loin, Marthe se mit à pleurer. « Ô ma tante ! dit-elle, combien je regrette d'avoir acheté tant de joujoux ! nous aurions pu donner bien davantage à ces pauvres enfants ! »

Dix ans après, Marthe, jeune fille de seize ans, reçue institutrice depuis quelques mois, avait fait de la vie un rude apprentissage dont elle était loin de se douter autrefois.

Ses parents n'avaient pas réussi dans leur commerce et, faute d'une petite somme de cinq à six cents francs, on pouvait leur faire une mauvaise affaire.

Marthe venait d'entrer comme sous-maîtresse dans un externat. Elle devait gagner huit cents francs au bout de l'année ; mais n'étant payée que par mois, il lui était impossible d'offrir tout de suite la somme due par son père pour des marchandises non encore vendues.

S'il ne payait pas à l'échéance, son billet serait protesté.

S'il rendait les marchandises, ne pouvant payer, il lui fallait fermer son magasin.

Une idée vint à Marthe, elle la communiqua à la grand'tante, alors âgée de quatre-vingts ans, et qui la chérissait comme par le passé.

Elle l'eût même encore gâtée si Marthe n'eût été raisonnable.

« Ma tante, dit la jeune fille, il me semble que nous pouvons obtenir un arrangement du créancier de mon père ; gagnant huit cents francs par an, je puis lui en donner cinquante tous les mois, le jour où je toucherai mes appointements. Peut-être acceptera-t-il. »

La bonne vieille approuva l'idée, et voulut accompagner sa petite fille.

Lorsqu'elles arrivèrent chez Marcel frères, toutes deux furent fort surprises de voir sur l'enseigne du commerçant une pièce d'argent sculptée en relief avec cette inscription : *(Aux cinquante centimes du jour de l'an)*.

Elles se souvinrent des cinquante centimes de Marthe et n'osant se communiquer leur pensée, elles entrèrent dans le magasin.

L'aîné des frères Marcel était assis au bureau, faisant l'office de caissier ; le plus jeune remplissait l'emploi de garçon de magasin ; une femme paraissant plus souffrante qu'âgée, remplaçait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses fils.

Marthe, que la grand'tante aimait à entendre parler, parce qu'elle en était idolâtre, exposa le but de leur visite très simplement, mais avec une énergie qui prouvait qu'on pouvait se fier à sa parole.

Marcel, l'aîné, à qui elle s'était adressée, appela sa mère et son frère.

Il avait reconnu, non pas Marthe, grandie énormément, mais la bonne vieille, qui depuis dix ans avait à peine changé.

« Nous avons, dit-il, l'honneur de voir celles qui sont cause de notre aisance. »

Et comme sa mère et son frère s'étaient empressés d'entourer les deux arrivantes, il raconta qu'après le départ de Marthe et de la vieille dame, il les avait longtemps cherchées, car ni lui ni son frère ne demandaient l'aumône.

En rentrant chez leur mère, comme il ne pouvait se consoler, l'amie chez laquelle il n'avait trouvé personne entra à son tour ; elle apportait de l'ouvrage et un peu d'argent.

On put donc acheter du pain sans toucher à la petite pièce qui avait rendu le cœur si gros à l'aîné.

Il fut même tout à fait consolé dans sa fierté quand sa mère lui dit : « Peut-être qu'à ton tour tu pourras rendre, si tu travailles, des services aux autres sans les offenser. »

Félix Marcel, ayant réfléchi là-dessus, demanda la pièce de dix sous pour en faire l'usage qu'il voudrait, annonça qu'il ne rentrerait que le soir et prit à la main son petit frère, qu'il ne quittait jamais, avec un air de résolution comme s'il eût été à la conquête du monde.

Les deux amies, l'ayant laissé sortir avec un sourire, car c'était un brave enfant en qui on pouvait avoir confiance, s'amusèrent à le suivre de loin.

Félix, tenant toujours son petit frère par la main, alla jusqu'à une marchande d'objets à un sou et lui demanda si elle pouvait lui en vendre pour dix sous, au prix des marchands, – *car il allait entrer dans le commerce !*

La marchande partit d'un interminable éclat de rire ; mais comme c'était justement à cette même place que l'enfant avait tant cherché la dame aux dix sous, elle se douta de quelque projet courageux.

Non seulement elle ajouta aux objets une forte pacotille en disant : « Tu me paieras ceux-ci quand tu auras une recette, » mais elle prit les deux frères sous sa protection, et leur arrangea une toute petite table devant la sienne. Tous trois étaient, le soir, tellement amis, qu'ils ne pouvaient plus se séparer. Ils gagnèrent ce jour-là le triple de leur mise. La bonne marchande n'avait pas d'enfants. Quand l'époque du jour de l'an fut passée, elle les prit pour l'aider dans sa petite boutique, sous prétexte qu'ils lui seraient fort utiles, car Félix n'y aurait pas consenti sans cela.

Le commerce avait prospéré ; en dix ans, la boutique de la mère Hortense était devenue un gros magasin où vivaient les deux veuves et les deux frères.

Tout cela, grâce aux dix sous de Marthe !

Félix en était là de son récit, quand rentra la mère Hortense qui revenait tout à propos de quelques courses.

Je vous laisse à penser, chers enfants, quel accueil on fit à Marthe et à la grand'tante.

Félix exigea que les six cents francs ne lui fussent remis qu'au bout de quatre ans.

À cette époque-là, le père de Marthe ayant fait de meilleures affaires, le magasin des frères Marcel ayant continué à prospérer, tout le monde fut d'avis que pour la fête de la bonne grand'tante on prêtât chacun cent francs à six orphelins dont les uns avaient à soutenir leur mère, les autres leurs petits frères.

La bonne vieille, ce jour-là, pleura de joie, et cette action porta bonheur à tous, car elle vécut longtemps encore et les six commerces prospérèrent.

LE PÈRE RÉMY

C’est encore l’histoire d’un vieux maître d’école de village.

Nous parlons souvent de ces obscurs soldats de la civilisation, dont toute la vie s’écoule ignorée, et dont les jours tombent l’un sur l’autre avec le calme monotone de l’éternité.

Ceux-là font beaucoup pour leur époque qui ont appris à lire à beaucoup, ils feraient plus encore s’ils essayaient de former de petites bibliothèques historiques à l’aide desquelles leur village lirait autre chose que le messager boiteux ou le grand conteur, (car nous en sommes là en plein XIXe siècle.)

Le père Rémy était, lui, de ceux qui pensent à tout ; il avait bien un défaut, celui des vieux savants : il aimait les mots pompeux, mais il avait fait tant de choses utiles qu’on le lui pardonnait facilement ; il avait encore parfois un autre défaut commun à tous ceux qui ont énormément travaillé pour parvenir à ce qu’on leur laissât faire le bien, c’est qu’il riait souvent de tout son cœur des travers du genre humain, des siens comme de ceux des autres.

Un hiver que les récoltes avaient été mauvaises, ne s’avisa-t-il pas de faire un atelier pour les mères de famille, afin qu’elles pussent mettre quelques sous au bout de la chétive épargne de l’année ?

Il se garda bien de parler de son projet avant de l’avoir effectué, car il savait bien que dans les campagnes on s’imagine de

suite qu'il faut une grosse somme d'argent et quant à l'intelligence on n'y songe pas.

On était au moment où il devait toucher son trimestre d'instituteur ; il en employa une partie à acheter des étoffes chaudes et à bon marché et de la laine à tricoter ; une seconde partie à payer aux plus pauvres femmes du village la façon des bas et des étoffes en vêtements.

Il fit revendre à la ville ces choses confectionnées, le prix en était plus que triplé. Avec cet argent il put acheter d'autres étoffes, d'autre laine, payer la façon à un plus grand nombre d'ouvrières. Le tout fut revendu confectionné à la ville comme la première fois.

Au bout d'un mois il avait de quoi monter un atelier nombreux. Des commandes lui arrivèrent ; il les donnait bien entendu à ses ouvrières sans nul bénéfice pour lui. Bientôt on eut de quoi faire venir des maîtresses d'ouvrage de la ville afin de perfectionner les couturières du village et, à l'heure qu'il est, l'atelier du père Rémy entretient encore l'abondance dans le village, quoiqu'il soit mort depuis plus de trente ans ; car son fils et sa fille se sont partagé la besogne ; le fils a les classes, la fille a l'atelier, l'asile et la crèche, tous deux s'occupent de la maison des vieillards, car le brave homme a laissé ces quatre fondations.

À l'époque dont nous parlons le père Rémy était encore fort, quoiqu'il eût quatre-vingts ans sonnés, et, pour se reposer le soir, il faisait volontiers une petite lecture ou racontait quelque anecdote.

Un soir, il y avait nombreuse compagnie à la veillée du père Rémy, toute une noce du village était venue lui souhaiter le bonsoir et lui apporter un bouquet.

Il en profita pour parler d'une de ses nouvelles idées : la fondation d'une crèche et d'un asile dans son village (sans capi-

tal bien entendu,) mais avec beaucoup de courage et autant d'intelligence que possible.

Comme on avait déjà eu l'exemple de son atelier qui n'avait rien coûté à personne, que quelques privations pour lui au commencement, les villageois ne devaient point trop s'effrayer d'une nouvelle idée du père Rémy.

Et puis, afin de les bien disposer, il commença, en réponse, au compliment qu'on lui avait fait, par improviser avec accompagnement de violon dont le bonhomme jouait avec assez de sentiment, quelques couplets pour la mariée.

Je ne sais trop quel compliment avait été fait au père Rémy : le marié avait passé huit jours à l'apprendre, afin de le réciter tout du long sans s'arrêter, tout à fait comme le moulin du village ; et le père Christophe, l'homme le plus lettré de l'endroit, avait été un mois entier à le composer, il savait et mettait en pratique le fameux précepte :

« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. »

Seulement n'en sachant pas plus long, il avait toujours ajouté et rarement effacé, de sorte que le compliment avait seize pages.

Les quinze premières servaient d'exorde et la seizième était le discours.

Si on vous débitait, chers enfants, une chose pareille à votre louange, il est probable que vous seriez pris d'un fou rire et je le comprends.

Mais le père Rémy ne pensa qu'à la bonne volonté qu'on y avait apportée ; il oublia le burlesque des phrases et les larmes lui vinrent aux yeux en songeant à tout le mal que ces braves gens s'étaient donné.

Ce que voyant, la mariée qui avait fait depuis huit jours répéter le compliment à son fiancé au moins vingt fois à chacune de ses visites, s'avança vivement et dit au père Rémy : Moi aussi, monsieur le maître, je sais le compliment aussi bien que Jean Paul ! et là dessus elle le recommença d'un bout à l'autre.

Heureusement Thérèse allait encore plus vite que Jean Paul, elle fut promptement au bout ; mais il fallut néanmoins entendre de nouveau toutes les comparaisons depuis les premiers mots : « Je chante les vertus de vous, Monsieur Rémy » jusqu'aux derniers « Pardonnez à ma faible muse ses non pompeux tableaux ! »

On y avait joint un envoi de quatre vers qui devaient courir vite à la postérité, car c'était de vrais mille pieds. Puisqu'on fait des vers de douze syllabes pour les grands sujets, avait dit le père Christophe, ce sera bien plus beau en mettant le double. Les voici tels qu'on les récite encore dans le village :

« Recevez, cher Monsieur, avec grand bienveillance un couplet pour vous fait par votre serviteur.
Nous y dépeignerons au complet tous nos vœux et le débordement de notre tendre cœur,
Et là lâchant la bride à tous nos sentiments pour monter au Parnasse, ils seront nos pégases.
Et là que nous voulons et des fleurs de nos prés et des fleurs de nos voix vous envoyer les gazer.

Nous respectons l'orthographe particulière du père Christophe.

C'est après ces derniers mots que le maître d'école répondit par les couplets suivants, auxquels l'accompagnement de son violon donnait un grand air de fête :

Toutes les fleurs des prés,
Tous les lys des vallées ;

Tous les champs diaprés ;
Et les brises ailées
Font de charmants apprêts ;
C’est fête chez les fleurs, la rose se marie,
L’été rit dans les airs, l’églantine est fleurie.

Pour que ces jours charmants
Soit pour vous l’espérance
Pour que de tous vos chants
Reste la souvenance,
Faites du bien, enfants,
C’est fête chez les fleurs, la rose se marie,
L’été rit dans les airs, l’églantine est fleurie.

Tout le monde pleurait d’attendrissement. On se groupa plus près autour du maître d’école et Rose, enhardie par le succès de son compliment et par les couplets du vieillard, lui demanda un conseil sur ce bien qu’il leur conseillait de faire pour terminer la journée.

Comment peut-on trouver comme ça tout de suite du bien à faire, disait-elle naïvement.

C’était ce que le père Rémy attendait.

C’est tout simple, ma fille, dit-il, toi et Jean Paul vous êtes actifs, pleins de bonne volonté, vous allez m’aider à fonder la crèche et l’asile dont je vous parle depuis si longtemps.

Les deux jeunes gens poussèrent un cri de joie et prirent chacun une main du vieillard pour le mieux entendre ; il continua ainsi :

Vous avez au bout du village une construction à moitié démolie et dont la vue gêne ceux qui n’aiment pas les choses délabrées ; vous me la louerez pour que je la restaure moi-même afin d’y installer notre fondation.

Nos enfants ne vous la loueront pas, monsieur le maître, s’écrièrent les parents des mariés qui ne voulaient pas être en

reste de générosité. Nous voulons qu'ils la donnent et on y mettra la date d'aujourd'hui.

Alors reprit le maître d'école, on encadrera au-dessus de la porte la couronne de rose et on mettra en grandes lettres dorées : (*Asile et crèche des roses*) ; ce sera un titre souriant pour nos enfants. Moi, de mon côté, je donne la vache dont je ne vois pas trop ce que je fais, puisque je m'en étais passé jusqu'à présent.

Et nous, s'écrièrent une douzaine de laboureurs, nous fournissons la nourriture de la vache.

Nous, père, dirent à leur tour le fils et la fille du père Rémy, nous nous chargeons de la direction de la crèche et de l'asile ; nous y emploierons deux pauvres veuves que nous connaissons ; elles auront la nourriture, le logement comme nous pourrons, et quant aux appointements ils viendront dans quelques mois.

Presque toutes les couturières de l'atelier se trouvaient là, elles convinrent entre elles de réunir tous les chiffons dont personne ne se servait, d'y ajouter un peu de neuf à l'aide de leur petit gain et de confectionner, en veillant un peu plus tard, des vêtements à ceux des petits enfants dont les parents étaient gênés.

Le maire se trouvait là ; il voulut ajouter sur la caisse communale une petite somme mensuelle, pour aider à l'entretien des enfants.

J'accepte la somme, monsieur le maire, dit le père Rémy, mais je ne veux pas vous tromper ; elle servira pour commencer un asile de vieillards.

Si le maire n'avait pas su combien peu il fallait au père Rémy pour tout ce qu'il entreprenait, il aurait été épouvanté ; mais il connaissait le courage et l'économie du bon vieillard.

Dans ce cas-là, dit-il, je vous donne, pour vos vieux, la grange dont j'ai hérité avec la maison de ma pauvre mère et l'asile des vieillards sera en son souvenir.

Nous l'appellerons, dit le maître d'école, maison de retraite de la bonne Marguerite.

Cette soirée, en effet, porta bonheur à tous ceux qui concoururent à ces fondations, car l'asile des roses et la maison de vieillards de la bonne Marguerite subsistent encore et beaucoup de bien y est fait.

Dès le lendemain, le père Rémy et les plus grands de ses élèves qui pouvaient bien, disaient-ils, mâçonner, puisque d'autres le faisaient, se mirent en devoir de restaurer les deux masures pour en faire des habitations logeables.

C'était merveille de voir leur activité, Jean Paul était au premier rang, ce que voyant, de véritables maçons du village se mirent de la partie et comme le père Rémy savait un peu d'architecture, il arriva même que les deux constructions faisaient très bon effet.

Comment ferez-vous, père Rémy, pour les lits des enfants et des vieux, disait le maire tout en déposant dans la salle deux énormes matelas de laine tout neufs.

Soyez tranquille, dit le père Rémy, j'ai un moyen.

Il avait mis de côté une petite somme pour faire acheter de forte toile d'emballage et en faire des hamacs en attendant mieux pour les vieillards, mais de manière à les laisser pour les petits enfants.

Avec le prix des deux matelas du maire, il eut de vieux draps d'occasion et des couvertures ; quant au ménage quelques assiettes de grosse terre blanche et seulement une cuiller par personne le composèrent pendant toute la première année.

Pour nourrir ses vieillards et ajouter, pour les petits enfants, des pâtes au lait de sa vache, le père Rémy demanda au maire des terrains incultes appartenant à la commune et dont elle ne faisait rien, ce qui lui fut accordé.

Comme pour la restauration de ses masures, tout le monde se mit de la partie ayant toujours au premier rang Jean Paul et Rose avec les grands élèves.

Les terrains incultes furent défrichés, le produit employé à la nourriture des enfants et des vieillards ; ceux-ci voulurent travailler eux-mêmes à de faciles ouvrages pour la culture ou l'atelier ; il y eut, par ce moyen, non seulement assez d'argent pour faire vivre et augmenter les trois établissements, mais encore pour aider pendant les années difficiles quelques ménages du village et même du canton.

Le père Rémy se trouva donc avoir fondé sans capital autre que son courage et son activité un atelier, un asile, une crèche et une maison de vieillards.

Souvent le père Christophe avait fait là-dessus des vers en son honneur et il était allé bien des fois chez l'imprimeur de la ville, afin qu'il l'aidât à trouver un éditeur, mais celui-ci avait toujours refusé de se charger du manuscrit, ce dont le père Christophe se désespérait.

Il se décida à prier le père Rémy lui-même de corriger l'ouvrage, ce que celui-ci lui promit pour quand il n'aurait rien de mieux à faire et il mit le manuscrit dans sa poche.

Chaque jour Christophe s'informait si la correction était commencée et toujours le maître d'école lui répondait : j'ai encore quelque chose de plus utile à faire avant.

Le poète finit par s'impatienter et demanda au père Rémy s'il aurait éternellement quelque chose de mieux à faire.

C'est bien probable, répondit-il, mais je vous sais un gré infini de l'intention.

Le père Christophe redemanda son œuvre et ne pouvant la publier la relisait tous les jours.

Se peut-il, disait le pauvre auteur, qu'un aussi brave homme que notre maître d'école soit comme les autres jaloux de mon talent.

Le père Rémy essaya de lui expliquer qu'il ne fallait que douze syllabes dans les plus longs vers français et que cela traînait déjà bien assez la pensée.

C'est égal, répondait Christophe, vous ne me persuaderez jamais que trop de beauté soit un défaut.

Un jour, cependant, il avait un peu compris à l'aide d'une gravure représentant une divinité indienne monstrueuse avec quatre superbes bras.

C'est assez de deux pour nos yeux habitués à cette forme, lui dit le père Rémy, et je vous répète que notre pensée qui traîne déjà dans douze syllabes doit ramper en vos vingt-quatre.

Le père Christophe réfléchit quelques instants et garda le silence à moitié vaincu.

Mais quand le lendemain le vieux poète recommença sa phrase favorite : c'est égal, on ne me persuadera jamais que !... le maître d'école l'arrêta. N'en parlons plus, dit-il, vous voulez avoir une petite vanité, gardez-la et soyons bons amis.

Le père Christophe réfléchit de nouveau et ne parla plus que rarement de ses écrits.

C'était un brave cœur, mais il appartenait encore à une époque où la vanité passait pour un noble orgueil ; il y a loin cependant de l'une à l'autre.

N'oubliez pas ceci, enfants, soyez fiers pour l'humanité, elle est bien peu encore, mais elle deviendra grande, si ceux qui se sentent de l'intelligence, au lieu de chercher à mettre en étalage leur pauvre petite personne et leur pauvre petit nom, sentent battre dans leur poitrine et frémir dans leur intelligence le cœur et l'esprit de toute une génération.

LA FAMILLE POUFFARD

Madame Pouffard était fort riche, elle portait la toilette la plus coûteuse qu'on puisse imaginer et n'avait rien trouvé de mieux pour en rehausser l'éclat, que d'ajouter un *de* à son nom.

Il ne faisait pas bon oublier, quand on lui écrivait, de mettre Madame *de* Pouffard, *Châtelaine* au château des Hulottes.

Ce *de* et ce mot châtelaine la faisaient rougir de plaisir chaque fois qu'on les lui adressait, et de colère chaque fois qu'on osait les oublier.

Quant à Monsieur de Pouffard, plus avisé encore que sa femme, il avait eu l'idée d'acheter des titres de noblesse.

Les habitants des Hulottes devinrent donc Monsieur le marquis et Madame la marquise de Pouffard.

Ils se firent peindre des armoiries par un artiste, qui se moquait d'eux, et achetèrent chez des antiquaires une foule de choses qui composèrent le musée de leurs ancêtres.

Les armoiries portaient un chardon d'azur sur champ de gueules, autrement dit un chardon bleu sur fond rouge. Les supports avaient de si longues oreilles, tout lions qu'ils étaient, qu'on voyait l'âne sous la crinière des fauves.

« Ce sont des lions d'Arcadie, » avait dit en riant le peintre ; et comme Monsieur le marquis de Pouffard voulait le payer généreusement, il s'excusa, en disant qu'il avait été trop

heureux de rendre service à un aussi éminent personnage. En vérité, c'est qu'il voulait bien se moquer de lui, mais qu'il ne voulait pas le voler, ce qui en effet eût été fort différent.

Le complaisant peintre s'offrit en outre à peindre partout les armoiries de Monsieur le marquis, ce qu'il fit consciencieusement depuis le dessus de la porte du château jusqu'il celui de la cabane aux lapins.

Monsieur le marquis et Madame la marquise rayonnaient.

Quant aux armures et autres objets de ses ancêtres achetés chez les antiquaires, c'était bien autre chose ; il y avait de tout.

Une longue broche lui avait été vendue pour une épée antique, elle avait, disait-il, appartenu au plus vaillant de ses ancêtres.

Il avait de vieilles croûtes, peintes à l'huile vers la fin du XVIe siècle, et qu'il disait être les portraits de ses arrière-grand'mères faits au temps des croisades. Or, à cette époque, Jean de Bruges, qui inventa la peinture à l'huile au XVIe siècle, était loin d'exister[1].

Mais peu importait à nos personnages, pourvu qu'ils eussent des ancêtres !

---

[1] D'autres attribuent l'invention de la peinture à l'huile non seulement à Jean Eyck ou Van-Eyck, dit Jean de Bruges, mais encore à son frère Hubert. Un tableau fort remarquable de Jean se trouve dans une chapelle de l'église de Saint-Bavon, à Gand (Belgique). Ce tableau, parfaitement conservé, est d'une fraîcheur de coloris extraordinaire. Il représente l'agneau céleste entouré d'anges et adoré par tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, etc. Ce tableau, en trois parties, est formé d'un fond recouvert de deux volets.

Ces deux peintres sont nés à Maeseyck, près de Maestricht.

Mademoiselle Euphrosine Pouffard mérite une attention toute particulière. C'était une grande niaise, vaniteuse comme un paon, et bête comme une oie.

Elle croyait se rendre fort intéressante en respirant à chaque instant des parfums ou des fleurs, et se chargeait à la fois de tout ce qu'elle possédait de bijoux, si bien qu'elle avait quelquefois trois ou quatre bagues à chaque doigt, on lui avait vu jusqu'à deux paires de boucles d'oreilles, et quant aux colliers, il n'était pas rare de lui en voir tant que son cou en pouvait porter.

Le baudet porteur de reliques, dont parle Lafontaine, ne marchait pas avec plus de majesté que Mademoiselle Euphrosine de Pouffard.

Depuis six mois que la respectable famille habitait le château des Hulottes, personne dans tout le pays n'avait encore été trouvé digne de lui composer une société.

Les habitants du village avaient bien quelques relations avec Jean, le valet de chambre de Monsieur, et avec Mme Brindavoine, la femme de chambre de Madame ; mais les domestiques étaient aussi imbéciles que leurs maîtres, et la curiosité des paysans n'avait pas eu d'autre satisfaction que de savoir ceci – qu'à la grande surprise de Jean, Monsieur n'avait eu rien de changé dans sa personne, le jour où il était devenu marquis !

Pour Mademoiselle Sylvie, la femme de chambre de Mademoiselle, elle était trop délicate pour causer jamais avec les gens du commun.

Le reste de la maison ne s'occupait absolument que de boire, manger et dormir ; ce qu'ils appelaient mener la vie de château.

Il ne manquait plus pour compléter la maison de Pouffard, qu'une institutrice pour mademoiselle Euphrosine.

On fit venir de Paris une jeune orpheline qui avait passé d'une manière assez brillante ses examens dans l'année.

Rose André était intelligente, dévouée, fière et ferme ; elle n'eut donc pas de peine à juger chez qui elle était tombée et encore moins à prendre son parti.

Comme elle ne reculait jamais devant les difficultés, quand il y avait du bien à faire, elle résolut d'arracher Euphrosine à l'imbécillité, et peut-être de diminuer celle de ses parents ; bien résolue du reste, en cas de non réussite, à reprendre le chemin de Paris où elle serait plus utile dans l'éducation publique qu'elle ne pouvait l'être là, dans l'éducation particulière.

L'entreprise était hasardeuse. C'était le cas de commencer de suite, afin de ne pas perdre de temps.

Il fallait faire naître ou saisir l'occasion de les désabuser et de les dégoûter par quelque expérience amère de leurs préjugés.

C'est le moyen qu'on emploie pour les petits enfants.

« L'eau mouille, leur dit-on ; le feu brûle ; » et on trempe leur petite main dans l'eau froide, ou on l'approche de la chaleur.

On aurait pu dire à la famille Pouffard : la vanité expose à bien des ridicules.

L'occasion ne se fit pas attendre.

Rose André avait reçu d'une de ses élèves de Paris une lettre charmante.

Elle la laissa traîner à dessein. L'enfant n'avait pas dix ans.

Elle racontait, avec la naïveté de la première jeunesse, mais aussi avec une raison déjà forte, sa vie d'études et sa franche gaieté.

Madame de Pouffard, curieuse à merveille, ramassa la lettre, la lut et demanda à Rose quand elle pensait que sa fille en pourrait écrire autant.

« Je ne sais, Madame, dit-elle, puisque vous m'avez bien recommandé de ne la faire travailler que quand elle le voudrait.

– Et quel âge a votre élève ?

– Dix ans, Madame !

– C'est sans doute, dit Madame de Pouffard, quelque fille de la haute noblesse ?

– Son père est tout simplement serrurier, répondit Rose. »

Madame de Pouffard s'enfuit en fermant la porte avec violence.

Lorsque sa première colère fut calmée, elle appela Euphrosine et lui dit : « Mon cher trésor, tu devrais un peu travailler ; il y a des filles d'ouvriers qui sont plus avancées que toi. »

C'était la première fois qu'elle lui parlait de travail ; Euphrosine regarda sa mère avec étonnement.

« Travailler, dit-elle, est-ce que je n'ai pas une maîtresse pour m'apprendre tout cela ! »

Madame de Pouffard, toute sotte qu'elle était, sentit bien qu'avec un pareil raisonnement sa fille ne ferait pas grands progrès : mais elle crut l'avoir assez moralisée ce jour-là, et elle pensait vaguement qu'à force de tourmenter Rose André celle-ci inventerait quelque moyen pour que la science vînt tout de suite.

Euphrosine méritait bien qu'on fît cela pour elle.

Pendant plusieurs jours, la marquise de Pouffard parla des découvertes prodigieuses qu'on avait faites et qu'on faisait encore ; elle confondit la vapeur avec l'électricité : attribua

l'imprimerie à Christophe Colomb ; la découverte de l'Amérique à Gutenberg, mais cette éloquence fut perdue, Rose ayant dit froidement que toutes ces choses avaient été trouvées justement par leur probabilité presque incontestable, tandis que d'autres étaient tout d'abord trouvées impossibles par le bon sens.

Madame de Pouffard peu satisfaite, se plongea dans la lecture d'un journal de modes qu'elle aimait beaucoup (*La Feuille des Grâces*).

Monsieur de Pouffard reprit l'examen de ses propriétés, dont il avait fait faire les plans soigneusement coloriés.

Rose reprit un ouvrage d'éducation, auquel elle travaillait, après avoir prévenu Mademoiselle Euphrosine que cet ouvrage l'amuserait peut-être et qu'elle lui en expliquerait les premières pages avec plaisir, lorsqu'elle voudrait travailler.

« Je disais à mes élèves de Paris, continua-t-elle, de manière à être entendue de Madame Pouffard, que l'étude est obligatoire comme l'honnêteté ; c'est pourquoi, grâce à leur bonne volonté, elles s'instruisent assez rapidement. »

Puis elle ajouta d'un ton plus ferme : « S'il eu eût été autrement, je n'aurais pas dû m'occuper d'elles davantage. »

Euphrosine continua d'enfiler des perles de verre, et Madame Pouffard s'embrouilla dans les phrases de la *Feuille des Grâces,* ce qui fut cause qu'ayant lu : on orne les coiffures de quelques *gerbes* folles ! au lieu de *herbes* folles, la châtelaine des Hulottes se fit faire, pour le dimanche suivant, six grosses gerbes artificielles dont elle orna son chapeau.

Cependant elle commençait à se demander quand il conviendrait à Euphrosine de travailler et à s'impatienter beaucoup contre Rose André.

Celle-ci, ayant prévenu son élève, que si dans huit jours elle n'était pas décidée à travailler, il serait de son devoir d'aller re-

trouver celles à qui son aide serait plus utile, se rendit auprès de Madame de Pouffard et lui dit que cette décision n'était point une menace pour obliger l'enfant à l'étude, mais un parti-pris irrévocable.

Elle termina en conseillant à Madame la marquise de prendre pour Euphrosine une institutrice fort âgée, ayant besoin de repos ; car toutes celles qui aiment la vie active ne pourraient s'accoutumer à une élève dont la principale occupation est d'enfiler des perles.

Madame de Pouffard, suffoquée d'étonnement et de colère, répondit qu'elle allait réfléchir, et, comme à son ordinaire, sortit en fermant la porte avec fracas.

C'était son argument le plus fort.

Le marquis de Pouffard, interrogé, répondit que dans toutes les grandes familles, l'éducation des filles regardait la mère : qu'il n'avait donc pas à s'en occuper.

Et pour se soustraire aux importunités de Madame son épouse, il prit son fusil et s'en alla chasser dans ses terres.

Le marquis de Pouffard visait assez bien ; il aimait à tirer l'oiseau qui vole avide d'espace pour ses ailes ; peu lui importait les gémissements du nid.

Bien des gens ne comprennent pas, et ils ont raison, que le plomb serve à autre chose qu'à détruire des animaux malfaisants.

Le marquis de Pouffard avait autre chose à penser. Il commençait à s'ennuyer de la solitude et méditait des fêtes et des chasses qui fissent parler de lui fort longtemps dans tout le pays.

En effet, on ne devait pas l'oublier, car on en rit encore. Le marquis fit donc prendre de nouvelles informations ; et ayant acquis la certitude que lui seul était titré dans la contrée, il réso-

lut de choisir le meilleur de ce fretin et de lancer des invitations dans le grand monde de Paris.

C’était justement l’automne, saison des chasses ; on devait pendant huit jours explorer ses bois, et tous les soirs on s’amuserait au château, où la table devait être servie somptueusement.

On demanda à Rose André le délai de la fête et l’occasion lui parut favorable pour qu’Euphrosine changeât de conduite ou qu’elle l’abandonnât.

Ces choses bien arrêtées, on s’occupa des invitations.

Dans le pays elles furent clairsemées. encore les invités ne purent-ils venir tous, ayant autre chose à faire, et puis quelques erreurs eurent lieu.

Ainsi, sur l’invitation du médecin, comme il n’y avait aucune indication que ce fût le père ou le fils, et que ce dernier venait également d’être reçu docteur ; ce fut lui qui céda à la curiosité de voir les habitants du château.

C’était un jeune homme qui travaillait de toutes ses forces, mais qui riait de même : mauvaise chance pour le marquis et sa famille.

Ce jeune homme se nommait Paul Martin. Devinant bien que l’invitation pouvait bien avoir été adressée à son père, il eut l’idée d’y faire joindre d'autres erreurs semblables.

C’était facile ; le fils du juge de paix, le frère du maître d’école et deux ou trois jeunes gens se trouvèrent ainsi substitués à leurs parents.

Pendant que Paul Martin dirigeait ce complot, les invitations de Paris allaient leur chemin.

On consulta Rose, mais en fait de gens du grand monde elle ne put guère qu’indiquer les noms. Ce fut bien autre chose

quand il fut question de composer une société à Mademoiselle Euphrosine.

Bien peu d'enfants étaient titrées parmi celles que connaissait Rose.

Madame de Pouffard qui était fort curieuse, voulut bien faire une exception en faveur de Céline, la petite fille à la lettre, mais les compagnes d'Euphrosine ne se trouvèrent en tout qu'au nombre de quatre ou cinq.

Le grand jour arriva.

La famille de Pouffard n'ayant guère songé que les enfants ne voyagent pas seuls, avait oublié d'arranger les choses en conséquence. Toutes les petites invitées restèrent donc chez elles.

Céline seule ayant été *expressément* demandée par Rose, fut amenée par sa mère et remise entre les mains de l'institutrice. La mère de Céline avait deviné un petit service à rendre et n'avait pas voulu le refuser.

La marquise de Pouffard fut un peu mortifiée de l'absence des petites filles et du départ de la mère de Céline ; mais elle pensa n'avoir point commis d'autres bévues. Elle avait eu la chance que sa société à elle, Mesdemoiselles de la Truffardière et Mesdames Piquador de Bêtenville, n'ayant jamais rien à faire, vinrent voir ce que c'était que cette invitation qui leur tombait du château des Hulottes.

On avait appris, le matin, que le médecin avait une fille de onze ans, Noémi Martin ; Rose rédigea donc, au nom de son élève, une jolie petite lettre pour lui expliquer qu'au moment même on venait d'apprendre l'arrivée pour les vacances, de la petite voisine, et qu'on la priait instamment de venir avec Madame Martin.

Puisqu'on invitait Paul et Noémi, il devenait d'autant plus clair que le châtelain des Hulottes organisait des parties de va-

cances pour quelque fils ou neveu en même temps que pour sa fille.

« Nous allons bien nous amuser et nous rirons joliment dit le grand rieur de Paul, eu prenant par la main sa grosse petite sœur. »

Grand fut le désappointement de Monsieur le marquis, quand Paul et ses amis, munis de leurs invitations, se présentèrent avec Noémi, coiffée de son grand chapeau de paille à couronne de coquelicots et vêtue de sa plus fraîche robe de mousseline.

Madame Martin avait été négligée, comme trop provinciale ainsi que les autres dames du pays, et elles étaient un peu les complices de leurs fils.

Paul et ses amis n'étaient guère des compagnons à offrir à Messieurs Ganachon de Volembois et Pompilius d'Écorchoison ; mais la bévue était commise, il fallait la boire.

Ces messieurs furent invités pour commencer la journée, à passer dans la salle des ancêtres : c'est ainsi qu'on nommait le musée.

Pendant ce temps, Mesdames de la Truffardière et de Bêtenville avaient suivi la marquise au salon où elle leur faisait admirer les incrustations du piano, la dorure des cadres et une foule d'autres belles choses.

D'autres se seraient ennuyées à mourir ; mais Mesdames de la Truffardière et de Bêtenville savaient qu'elles trônaient dans un château, elles n'avaient pas encore eu le temps de s'apercevoir d'autre chose.

Rose André avait emmené au jardin Céline, Noémi et Euphrosine.

Cette dernière, en dépit de sa bêtise, s'amusait presque de la gaieté de ses deux compagnes, car les deux enfants avaient de

suite été fort camarades. Elles entraînaient dans la joie franche de la conversation Euphrosine, quoiqu'elle fût toute étourdie d'entendre d'autres discours que ceux de sa mère et de Sylvie.

Cette première heure était le commencement d'un triomphe.

Le dîner arriva, les mets étaient entassés avec une telle profusion qu'il y eut pour quatre heures à les voir défiler et absorber en partie.

Les jeunes gens eurent un peu pitié des maîtres de la maison et causèrent de manière à ce qu'ils crurent eux-mêmes être aimables ; messieurs Ganachon de Volembois et Pompilius d'Écorchoison mangèrent beaucoup.

Mesdames de la Truffardière et de Bêtenville minaudaient en compagnie de la marquise, et jouaient avec des bouquets des champs en récitant de doucereuses pièces de vers sur les fleurs et la beauté.

Lors même qu'elles eussent été belles, leur bêtise les eût défigurées, et, en fait de comparaisons avec les fleurs, il vaut mieux ressembler à quelque chose de moins fragile et de plus intelligent.

Les petites filles, placées près de Rose, faisaient le moins de bruit possible pour ne gêner personne. Quant à Euphrosine, n'ayant point la coutume de s'occuper des autres, elle tenait largement sa place, quoique Rose l'avertît de temps à autre.

Un de ses traits d'esprits les plus marquants, mais qui fit rougir ses parents jusqu'au blanc des yeux, suivant la remarque de M. Ganachon de Volembois, fut celui-ci :

– « Tiens !... papa, je croyais que d'être princesse ça s'achetait comme tu as fait pour devenir marquis ! mais que ça coûtait plus cher ! » Rose sentit qu'il n'y avait qu'à la laisser aller pour faire changer l'opinion de ses parents sur l'éducation.

Un silence assez embarrassé suivit cette sortie. On venait justement de parler des croisades, et M. le marquis avait raconté comme quoi son aïeul, Stanislas de Pouffard, y avait reçu la *croix de Saint-Louis* des mains mêmes de *Charlemagne*, récit qui avait occasionné une vive sensation à tout le monde. Certes, il y avait de quoi !

Monsieur de Pouffard, satisfait de l'effet qu'il produisait, ajoutait comme quoi, son arrière-grand'mère, Hémiltrude de Paillenval, dame d'honneur d'Isabeau de Bavière, avait mérité la confiance et l'estime toute particulière de cette *vertueuse princesse*, lorsqu'elle fut *régente* de son fils *Louis IX*. – Et ce renversement monstrueux d'histoire faisait ouvrir à Céline et à Noémi des yeux immenses, tandis qu'une épouvantable envie de rire tordait toutes les bouches. La souffrance du pauvre marquis, après la sortie de sa fille, réprima l'hilarité générale.

On trouva moyen de changer la conversation.

Mais mademoiselle Euphrosine n'était pas accoutumée à ce que ses questions restassent sans réponse, elle ne se découragea pas et reprit en criant plus fort :

« Pourquoi que tu ne me réponds pas ? si ça s'achète, je veux que tu me fasses princesse pour ma fête. Dis, papa, tu m'as bien acheté les diamants de ma grand'mère ; tu sais que tu disais : « il faut que ça paraisse monté vieux ! »

Le marquis et sa femme devenaient fous !

Il y avait encore huit jours et c'était le premier !

On eut tout à fait pitié d'eux et quelqu'un trouva moyen d'insinuer, pour faire cesser les importunités d'Euphrosine qu'on voyait du jardin tous les paysans du village revenir de la foire, ce qui était fort curieux à cause de la variété de marchandises qu'ils ramenaient avec eux.

Rose et les deux petites filles entraînèrent Euphrosine.

Là, on voulut lui faire comprendre que ses parents devaient avoir une raison pour ne pas lui répondre, et qu'il fallait les laisser tranquilles et que, du reste, il était impossible de lui acheter un titre de princesse. Mais nul raisonnement n'eut d'empire sur elle, il fallut changer, par surprise, le cours de ses idées en lui faisant admirer la course folle du grand Mathieu, qui, voulant conduire son porc par une corde attachée la patte, se trouvait plutôt entraîné lui-même.

Heureusement, pour ses parents, Euphrosine fut distraite.

Quand les jeunes filles rentrèrent au salon, Mesdames de Bêtenville, de Pouffard et de la Truffardière jouaient aux jeux innocents.

Tous les messieurs étaient à la chasse.

Les jeunes gens commençaient à trouver que tout ce qui souffre, même d'une manière ridicule, ne peut plus faire rire. Paul et ses amis ne s'amusaient pas du tout et se promettaient bien de trouver des prétextes, fort polis, pour ne pas revenir le lendemain.

L'un devait être appelé près d'un malade.

L'autre, éprouver une maladie subite.

Un troisième, être obligé, bien à regret, d'entreprendre un voyage.

Il devait en être autrement.

Au salon, lorsque les jeux innocents furent épuisés, que ces dames eurent assez minaudé sur la sellette, assez fait semblant de se tromper pour faire l'enfant, en jouant à pigeon-vole et au corbillon, on parla littérature.

Décidément Madame de Pouffard était en veine, ses invitées étaient aussi des abonnées de la *Feuilles des Grâces*.

On loua la manière charmante dont le journal portait son nom.

Rien en effet n'était plus gracieux et plus frais.

Jusqu'à la vignette du titre, laquelle représentait une guirlande de camélias roses ; jusq'au feuilleton, toujours entouré d'une vignette délicate et qu'il était défendu de signer autrement que du nom d'une des trois grâces, Aglaé, Chloé, Euphrosine.

Euphrosine, nom chéri, si joliment porté par Mademoiselle Pouffard.

Madame de la Truffardière, qui passait pour un esprit profond, insinua bien qu'elle lisait quelquefois aussi le *« Papillon d'Or*, l'*Oiseau-Mouche*, le *Nuage*, » et une foule d'autres belles productions. Mais on déclara, à l'unanimité, qu'après avoir bien jugé, c'était la *Feuille des Grâces* qui l'emportait.

L'une de ces dames récita alors de sa voix la plus flûtée la dernière pièce de vers du journal, c'était : « *la Chenille harmonieuse.* »

Comment l'auteur avait-il fait pour rendre une chenille harmonieuse !

C'est ce dont je me garderais bien de m'occuper ; tout ce qu'on a pu savoir, c'est que le premier vers était :

« Magnifique chenille, écoute mes accents »

L'auteur se nommait Hyacinthe d'Hélicou.

Après tout, il lui était bien permis de dédier ses œuvres aux chenilles tout comme à d'autres, et il ne manquait pas d'admirateurs.

Après la littérature on parla musique ; toutes trois s'accordaient à adorer le piano, quant au violon, cela leur donnait des attaques de nerfs ; le violoncelle, il n'en fallait pas parler ;

l’orgue leur faisait mal à la tête ; mais le flageolet par exemple, voilà un bel instrument !

Le choix de la musique leur était indifférent pourvu que cela fît du bruit ou des roucoulements ; cependant elles n’aimaient pas les maîtres allemands. Quelques vieux airs de Jadin, qu’elles avaient entendus, leur semblaient préférables à tout Weber, Meyerbeer, etc., elles espéraient que ce joli genre reviendrait. Elles ne comprenaient rien à Wagner, mais elles le détestaient d’instinct, parce qu’il y a toute une création échevelée, rapide, inouïe, jetée à pleines mains dans ses notes, et qu’elles aimaient ce qui est vide.

En peinture, elles se demandaient comment on peut regarder d’autres tableaux que ceux de Boucher et si les belles choses qu’on voit sur les vieux éventails ne valent pas bien les grands vilaines toiles toutes pleines d’ombre qui impressionnent leurs nerfs délicats.

À les entendre raisonner ainsi, il y avait de quoi leur jeter à la tête tous les cadres dorés, et le piano par dessus le marché ; mais cela ne leur aurait pas donné plus de sentiment, et ce n’était pas leur faute si la sotte éducation qu’elles avaient reçue les avaient empêchées de se développer.

Tout à coup Madame de Pouffard s’avisa de faire mettre Rose André au piano ; il allait sans dire qu’il ne fallait jouer que des polkas, des mazurkas, quelques schottichs, une valse qu’elle avait commencée leur faisait, disaient-elles, tourner la tête.

Comme on ne doit pas jeter les gens par la fenêtre, même lorsqu’ils sont de ce genre-là, Rose André continua résolument son supplice pendant près de deux heures.

Lasse, elle s’avisa de leur jouer ses impressions. Il y avait des cadences ironiques, des roulements gros de colère, des notes frappées tout à coup, comme si l’harmonie indiquée eût

voulu briser l'instrument ; des suites d'accords qui étaient des menaces.

Ces daines trouvèrent tout cela ravissant, surtout les cadences et les trilles qui leur riaient au nez.

Madame de la Truffardière demanda si les petites étaient musiciennes.

Céline était déjà assez forte, Noémi, quoique beaucoup moins, pouvait s'en tirer aussi.

Autre désappointement pour Euphrosine que la vanité, punissait, en ce moment, de la paresse.

Comprenant qu'elle avait assez souffert pour réfléchir un peu aux conséquences de sa fainéantise, Rose proposa aux enfants de chanter ensemble les rondes qu'elles savaient, pendant qu'elle les accompagnerait au piano.

Cela eût amusé tout le monde.

Elle était loin de supposer qu'Euphrosine ne savait pas même une ronde !

C'était vrai pourtant ; Mademoiselle de Pouffard avait passé sa vie se dorlottant dans sa riche oisiveté, comme un lézard au soleil.

Que savait-elle ? ni travailler, ni jouer, ni penser ! rien !

Le soir était venu ; les chasseurs rentrèrent, ayant plutôt exploré les environs comme sites que poursuivi les pauvres bêtes, au grand regret de Monsieur le marquis de Pouffard, qui tirait bien, et de Messieurs Ganachon de Volembois et Pompilius d'Écorchoison, qui, heureusement, tiraient mal.

Quoique n'ayant pu exercer son adresse, devant ses hôtes, le marquis était radieux.

C'est qu'il avait rencontré dans le grand chemin du bois, un prince, un véritable prince voyageant incognito et l'amenait au château. Le prince avait bien voulu consentir à y passer quelques jours, malgré les nombreuses occupations qui l'appelaient à Paris.

C'était un prince russe, il se nommait Oscar, duc de Sadoga, et, ne devant passer que peu de temps en France, il tenait à remporter complets d'immenses travaux littéraires et scientifiques pour lesquels il devait s'entendre avec quantité d'auteurs et de savants.

Le prince Oscar, duc de Sadoga, était déjà d'un certain âge ; il avait le front chauve, des yeux gris fort intelligents, mais jetant un singulier éclat, au lieu d'y lire la pensée on voyait une lueur qui brillait beaucoup, voilà tout.

Ses manières étaient aisées et polies ; son costume, négligé, comme on pouvait l'attendre de quelqu'un qui voyage pour la première fois sans suite. Ses vêtements étaient irréprochables ; mais la chaussure laissait beaucoup à désirer.

Cela ne laissait pas que d'affliger le marquis qui aimait beaucoup les princes ! mais le moyen d'offrir une paire de bottes à un aussi haut personnage !

Le marquis espéra qu'une bonne inspiration lui viendrait, et en attendant il présenta son hôte à Madame de Pouffard, qui faillit tomber à la renverse.

Paul et ses amis riaient, cette fois, de tout leur cœur : ils ne parlaient plus d'envoyer leurs excuses le lendemain.

Messieurs Ganachon de Volembois et Pompilius d'Écorchoison rivalisaient de zèle près du prince.

Mesdames de Bêtenville et de la Truffardière grimaçaient leurs plus aimables sourires.

Rose André, Noémi et Céline, trouvaient que le duc Oscar de Sadoga, avait suffisamment l'air d'un prince d'occasion, pour qu'on pût mettre à sa disposition une paire de bottes.

En résumé, le prince était aimable, spirituel, les raisons qu'il donnait de son voyage semblaient possibles, et pour les physionomistes, il ne pouvait être un voleur. Le caractère dominant de son visage étant l'honnêteté.

Paul Martin prétendit que chez *le sujet*, c'est ainsi qu'il appelait irrévérencieusement *le prince*, la manie des voyages avait un fort grand développement ; il remarqua en outre, que son titre de docteur en médecine plaisait médiocrement au duc de Sadoga.

Cependant, toute la maison avait été révolutionnée, le salon avait des tentures ; la cuisine faisait l'effet de deux ou trois fours tant elle contenait de rôtissoires. Tous les domestiques allaient et venaient avec une activité bien plus grande encore que la veille.

Mademoiselle Euphrosine de Pouffard vint, de ses belles mains, présenter au prince une paire de chaussures, les plus belles qu'on eût pu trouver, pour le délasser du voyage, et le marquis vit, avec joie, que son altesse avait daigné accepter ; car il n'avait rien trouvé de mieux que d'envoyer sa fille, à laquelle, pensait-il, on ne pouvait rien refuser.

Mademoiselle de Pouffard, qui comptait bien demander au duc de Sadoga comment on faisait pour devenir prince, était charmante avec lui.

Après le souper, le prince ayant dit qu'il aimait les divertissements champêtres, on fit inviter tout le village à venir se rafraîchir et danser sous les arbres.

Le frère du maître d'école, un peu musicien, envoya chercher son violon et joua avec beaucoup de verve de vieilles danses françaises ; la farandole provençale ; la pastourelle des trouba-

dours ; la danse des gavots montagnards ; la sarabande espagnole.

On allait commencer la bourrée d'Auvergne, contre laquelle Madame la Marquise de Pouffard eût bien crié, si le prince n'eût déclaré qu'il n'aimait que les danses populaires des provinces. Il n'y avait rien à dire contre une opinion aussi haute.

Mesdames de la Truffardière et de Bêtenville, Messieurs Ganachon de Volembois et Ponipilius d'Écorchoison dansaient avec rage.

Mademoiselle Euphrosine dansait. Paul et ses amis avaient l'air de danser ; mais c'était pour cacher qu'ils riaient comme des fous.

Le violon du maître d'école était si gai qu'il semblait rire aussi.

Un cri de surprise partit aussitôt de toutes les bouches.

Une troupe de gens armés avait envahi le parc.

C'est qu'on avait retrouvé la piste d'un pauvre fou, échappé d'une maison de santé depuis quelques jours, grâce à l'un des vêtements d'un interne qu'il avait eu le talent de se procurer. Cet homme, ordinairement assez calme, malgré sa folie de voyages et son idée d'être prince, était cependant sujet à quelques accès d'une violence extrême.

C'était Son Altesse le duc Oscar de Sadoga, lequel fut réintégré dans sa maison de santé.

Quel coup de théâtre !

Madame de Pouffard en tomba malade subitement ; la société n'eut donc pas le besoin d'excuse pour terminer ce soir-là toutes les fêtes.

Chacun était mécontent, si ce n'est les rieurs.

Madame de Pouffard se rétablit ; mais il lui resta longtemps de la tristesse. Monsieur le marquis abandonnait la chasse et le musée de ses ancêtres, et Rose André fut obligée, pour les consoler, de leur dire qu'ils avaient plus gagné que perdu à cette aventure.

Car Mademoiselle Euphrosine, un peu honteuse, fort dépitée et entraînée par l'exemple de Céline, que Rose avait conservée quelques jours, et de la petite Noémi qui venait travailler avec elle : Mademoiselle Euphrosine, disons-nous, avait commencé à s'instruire et elle y réussissait : *car on peut toujours faire bien, et il n'est pas de si laide chenille qui ne devienne un joli papillon.*

Ce livre numérique

a été édité par

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en juillet 2013.

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Tatiana, Françoise.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Louise Michel, *Œuvres postumes volume premier Avant la Commune*, Alfortville, Librairie Internationaliste, 1905 et : *Contes et légendes par Louise Michel*, Paris, Kéva, 1887. La photo de première page, *Arbres givrés*, a été prise par Sylvie Savary.

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : **www.noslivres.net**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

http://www.ebooksgratuits.com,
http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://livres.gloubik.info/,
http://www.rousseauonline.ch/,
Mobile Read Roger 64,
http://gallica.bnf.fr/ebooks,
http://www.gutenberg.org.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

http://www.echosdumaquis.com,
http://www.alexandredumasetcompagnie.com/
http://fr.feedbooks.com/publicdomain,
http://fr.wikisource.org et

https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue.